

616.3940074  
P2329e  
1934

156

900

# En Marge du Récit

DE LA

# “GROSSE MALADIE”

DU

# Capitaine Cartier

*Par*

LÉO PARISEAU

Membre du Collège Royal de Médecine (Canada),  
Officier de l'Instruction Publique (France),  
Fellow American College of Radiology (E.-U.),  
Radiologiste à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

---

Pour servir de Guide à une Exposition de livres anciens tirés de la bibliothèque de l'auteur, aux fins de raconter l'Histoire du Scorbut et de rendre hommage à Jacques Cartier, lors du XIIIe Congrès de l'A. M. L. F. A. — Québec MCMXXXIV.

---



Bibliothèque Nationale du Québec

En Marge du Récit

DE LA

“GROSSE MALADIE”

DU

Capitaine Cartier

*Par*

LÉO PARISEAU

Membre du Collège Royal de Médecine (Canada),  
Officier de l'Instruction Publique (France),  
Fellow American College of Radiology (E.-U.),  
Radiologiste à l'Hôtel-Dieu de Montréal.

---

Pour servir de Guide à une Exposition de livres anciens tirés de la bibliothèque de l'auteur, aux fins de raconter l'Histoire du Scorbut et de rendre hommage à Jacques Cartier, lors du XIIIème Congrès de l'A. M. L. F. A. — Québec MCMXXXIV.

---

## À CORRIGER:

Page:	Ligne:	Lire:	Au lieu de:
5	5	descriptions	destriptions
5	7	stomacacé ou stomacaccé	stomaccacé
6	31	possible de l'identifier	possible l'identifier
7	11	moyen âge	moyen-âge
7	16	décrit	décrite
7	28	quinzième	seizième
10	19	de-ci, de-là	de ci de là
15	13	prodigieuses	prodigieuse
16	5	Le texte	Mais le texte
21	15	Laverdière	Laverdure
22	20	il le dit	il dit
28	16	peu après la Réforme	en pleine Réforme
34	20	la Baie	le baie
36	2	tout à l'heure	tout'à-l'heure
36	10	peut être	peut-être
39	1	pin, sapin,	pins, sapins,
40	6	souffrirent du	furent affligés par le
41	2	américain	Américain
41	4	archéologue	archéologique
41	17	chiamata	chimata
42	35	étaient	était
43	6	Qui nous dit que	Qui sait aussi si (!)
52	30	ou au tabès	n'est-ce pas
55	25	Ladysmith	Ladysmuth
56	11	jambes	jambres
56	16	stomacaccen	stomacaccem
57	16	Hé !	He !
58	16	septemdecim	septem decim
62	2	Ces idées-là	Ses idées-là
64	13	quoi que	quoique
65	30	lo Scorbuto	lo Scorbute
67	32	les sceptiques	des sceptiques

RC  
627  
S36P  
1934

Les fautes dans la ponctuation sont assez nombreuses; elles témoignent de l'état de fatigue de l'auteur. Il n'y eut qu'une correction d'épreuves, faute de temps.

*Ami lecteur,*

*En 1926, lors du neuvième congrès de l'A. M. L. F., j'ai fait admirer les oeuvres des vieux maîtres de l'Anatomie, de la Physiologie, de la Médecine, de la Chirurgie et de la Pharmacie.*

*En 1930, à l'occasion du onzième congrès, mon exposition de livres et mes écrits portèrent sur l'histoire ancienne de l'Electrothérapie.*

*En 1932 je racontai aux membres du douzième congrès l'histoire médicale du Castor (sic).*

*Voici 1934. Médecins de France et médecins français du Canada, nous siégeons à quelques pas de l'endroit où Jacques Cartier, le coeur navré, vit ses hommes succomber l'un après l'autre aux atteintes d'un mal mystérieux . . . Pouvais-je ne point parler du Scorbut ?*

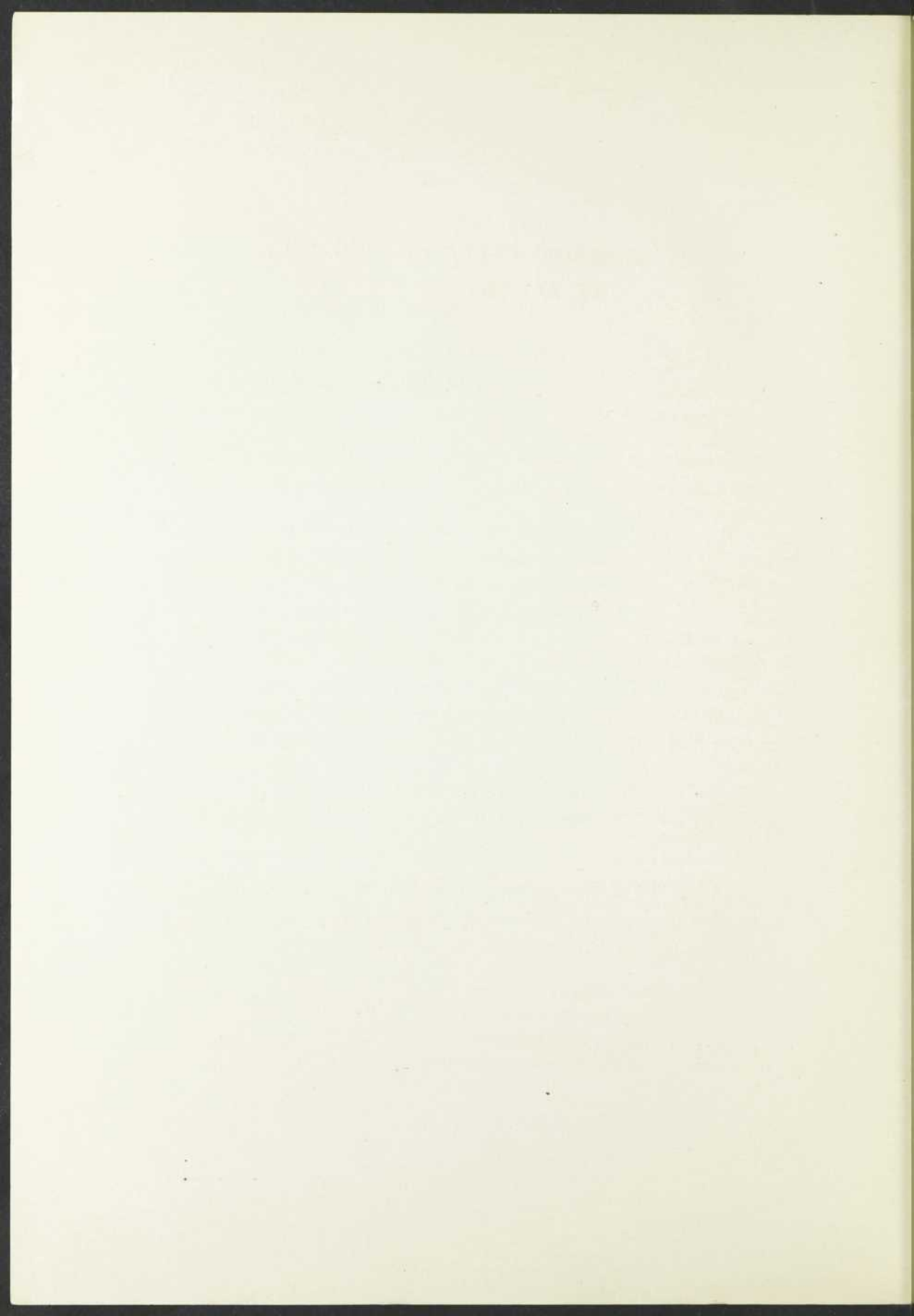
*J'ai signalé à ma plume de nombreux passages, dans la présente plaquette, qu'il faudrait retoucher, voire même reprendre. Elle a refusé net.*

*Tu lui pardonneras son entêtement, lecteur ami. Songe qu'elle devra, d'ici peu, s'acquitter d'un autre devoir envers le Découvreur.*

*Au mois d'octobre qui vient, lors d'un Congrès de l'Association pour l'avancement des sciences, elle et moi présentons un essai qui s'intitulera: « Jacques Cartier devant les Naturalistes ».*

Léo PARISEAU.

Montréal, le 15 août.



## LE SCORBUT CHEZ LES ANCIENS ET AU MOYEN ÂGE

---

Tous ceux qui ont écrit sur le Scorbut, au seizième siècle, se sont crus obligés de gloser longuement sur certains textes anciens où ils croyaient retrouver des descriptions de cette maladie. Depuis lors, on a beaucoup disserté sur la « grosse rate » d'Hippocrate et son « iléus sanguin », ainsi que sur la « sceletyrbé » et la « stomacacé » de Pline.

Etaient-ce là des manifestations du scorbut ? Non, disait Lind, un expert du 18<sup>ème</sup> siècle; mais un grand exégète médical du 19<sup>ème</sup>, Littré, n'était pas de son avis.

Voici des vieux bouquins ouverts aux pages où figurent les passages litigieux. Chacun se fera l'opinion qu'il voudra :

### 1. HIPPOCRATE DE COS (460 à 377 av. Jésus-Christ).

« *Hippocratis Coi . . . opera quae apud nos extant omnia* ».

Paris, 1546.

Cette traduction latine est de Jean Cornaro. Dans le traité « des affections internes » l'on relève ceci : « *Lienis secundus morbus — Venter inflatur, postea vero etiam splen intumescit, et durus est, et dolores acuti in splenem incidunt. Color autem mutatur, et conspicitur niger, pallidus, malicorii speciem referens, et ex aure male olet, et gingivae male olent, et à dentibus discedunt, et ex tibiis ulcera erumpunt, velut pustulae nocturnae* ». (Page 216).

Ainsi donc, dans cette maladie, la rate est tuméfiée, le patient est noir, jaune, ou couleur de grenade; l'oreille sent mauvais, la bouche aussi; il y a de la gingivite; il y a des ulcérations aux jambes. Ce sont là des « accidents scorbutiques », au dire de Littré.

## 2. HIPPOCRATE.

« *Magni Hippocratis . . . opera omnia* ».

Francfort, 1595.

Nous devons cette édition gréco-latine au savant médecin Anuce Foes (1528-1595). Transcrivons en entier ce qui se rapporte au *Convolvulus Sanguineus*: « *Ex ore malus odor expirat, a dentibus gingivae abscedunt, et ex naribus sanguis effluit. Interdum vero ex cruribus ulcera erumpunt, et haec quidem sanescunt, alia vero exoriuntur, color niger est, cutis tenuis, ad deambulationem et exercitationem alacriter se habet* ». Voilà, sans contredit, un syndrome de scorbut franc, mais . . . est-il bien vrai que le malade est disposé à prendre de l'exercice ? On suppose qu'il y a eu omission de la particule négative dans le manuscrit grec qui a servi d'original aux traductions latines.

---

## 3. PLINE L'ANCIEN (A.D. 23-79).

« *L'Histoire du Monde* ».

Paris, 1608.

Traduction d'Antoine du Pinet. — « Au voyage que le prince César Germanicus fit en Allemagne, luy voulant toujours gagner pays, ayant donné ordre de faire passer le Rhin, à son armée, la fit camper le long de la marine, és costes de Frize en un lieu où ne se trouva qu'une seule fontaine d'eau douce, qui néanmoins avoit une eau si dangereuse, que tous ceux qui en beurent, perdirent les dents en moins de deux ans; et eurent les genoux si lasches et desnouëz, qu'ils ne se pouvoient soutenir. Les Médecins appelloient ces maladies Stomacacé et Sceletirbé. Contre lesquelles ne fut possible de trouver remède, hormis par le moyen d'une herbe dite Britannica . . . ». (2ème partie, page 226).

Pline décrit cette herbe magique, et fait des conjectures sur l'origine de son nom. Mais sa description est trop sommaire pour qu'il nous soit possible l'identifier; d'autre part les Frisons eux-mêmes eurent tôt fait d'oublier ce que c'était. Toutes sortes d'hypothèses furent émises à son sujet durant le 16ème siècle; au dix-

septième un certain Munting prétendra avoir retrouvé la véritable herbe britannique et lui dédiera un livre entier. (*Vide infra*).

La même chose, à peu près, va se produire dans l'histoire du Canada. Jacques Cartier parlera des miracles opérés par la plante que les Indiens nommaient « Annedda ». Il oubliera de la décrire, et les médecins qui s'intéresseront à l'épidémie de Québec (1535) en seront réduits aux hypothèses.

---

Il serait fastidieux d'exhiber ici tous les vieux auteurs qui ont parlé du scorbut, en termes plus ou moins clairs. Laissons-là Celse, Caelius Aurelianus, Paul d'Egine, d'autres encore, et passons au moyen-âge.

Durant l'hiver de 1218-1219, au siège de Damiette, les croisés furent victimes d'une maladie que Jacques de Vitry décrit si nettement qu'on ne peut pas ne pas y reconnaître le scorbut. Un peu plus tard (1248-49), l'armée de saint Louis souffrit du même mal, que Joinville a, lui aussi, soigneusement décrite: « Nous ne mangions nulz poissons en l'ost (camp) tout le quaresme, mès (hormis) que bourbetes; et les bourbetes mangeoient les gens mors, pour ce que sont glous (goulus) poissons; et pour ce meschief et pour l'enfermeté du pays là où il ne pleut nulle fois goutte d'yaue, nous vint la maladie de l'ost qui estoit tel che la char de nos jambes séchoit toute, et le cuir de nos jambes devenoit tavelé de noir et de terre, aussi comme une vielz heuze (botte); et a nous qui avions tele maladie venoit char pourrie ès gencives ne nulz ne eschapoit de cette maladie que mourir ne l'en convenist. Le signe de la mort estoit tel que là où le nez seignoit il convenoit mourir ».

Un autre bond par-dessus les siècles et nous nous trouvons à la fin du seizième. C'est l'ère des grandes explorations, des voyages au long cours, aux rares escales. En 1498, Vasco da Gama vit son équipage décimé par la terrible maladie lorsqu'il lui fallut faire relâche entre Mozambique et Sofala. Ici encore, description très claire, pathognomonique.

Et puis, enfin, voici l'an 1535 de Jésus-Christ et . . . de Jacques Cartier. Demandons à nos bouquins quelles étaient les connaissances de ce temps-là, en matière de scorbut. Il convient de commencer par un dictionnaire:

4. OTTO BRUNFELS (1464-1534).

« *Onomastikon Medicinæ* ».

Strasbourg, 1534.

L'un des tout premiers lexiques médicaux. Avant lui: Dondi 1470, Cordo 1473, Champier 1508. Mon exemplaire est doublement précieux, parce qu'il a appartenu à l'un des Jussieu. (Payé soixante dollars à une époque où le dollar n'avait pas encore perdu sa superbe!) — Vous chercheriez en vain le mot *Scorbutus* dans ces pages, mais vous y trouveriez une courte définition de cette *sceletyrbé* dont Pline nous a parlé.

---

La même année, le célèbre médecin botaniste Euricius Cordus faisait imprimer un herbier intitulé « *Botanologicon* » où se trouve ceci: « *Saxones vero Scharbock's-Kraut (eam nominant), quod forté morbo quod illi Scharbock nominant, medeatur* ». C'est du barbare « Scharbock » que vient le mot « Scorbutus », qui a de faux airs d'être de vieille souche latine. On a aussi prétendu que Scorbutus avait été tiré du mot esclavon « scorb », qui désigne la maladie en général. C'est fort possible, puisque le scorbut, chez les peuples slaves d'autrefois, devait passer pour le « scorb » par excellence.

---

ATTENTION ! VOICI VENIR CARTIER.

Il partit à la découverte l'année même que paraissait dans « *Botanologicon* » la première allusion au scorbut tombée de la plume d'un médecin (sic) des temps modernes. Cartier ne pouvait se douter que le Destin lui réservait l'honneur de rédiger une description qui est devenue pièce d'anthologie médicale.

Le premier voyage, celui que nous fêtons en ce moment, fut, à tout considérer, une véritable excursion de plaisir. Traversées rapides, beau temps, joie de la grande « découverte », contacts répétés et très cordiaux avec les aborigènes, pas de disettes, pas d'accidents, pas de maladies, aucun décès. Somme toute, rien de médical. Mais le voyage de 1535-1536 réservait une vilaine surprise au capitaine malouin. Le récit qu'il a fait de la « grosse maladie » qui s'abattit sur ses hommes pendant leur hivernement près de Québec, à l'embouchure de la rivière St-Charles, est bien connu de la plupart des médecins canadiens. Je pense aussi que mes confrères de France ont dû, au cours de leurs lectures médico-historiques, rencontrer plus d'une allusion à la mésaventure de Cartier.

Il y a tout de même beaucoup d'inédit dans mon exposition de livres et dans la présente plaquette, qui lui sert de « catalogue raisonné ». Puis-je espérer que chacun me fera l'honneur d'une lecture attentive et d'une visite prolongée ?

Avant que nous disséquions la relation de Cartier, je crois bon d'attirer l'attention sur le fait que certaines mentions que l'on trouve dans la littérature médicale ne brillent guère par leur exactitude. A preuve, les échantillons suivants:

« Le scorbut qui éclata au mois de décembre 1535 sur l'escadre (sic) de Cartier pendant son séjour à Hochelaga (sic) aujourd'hui Mont-Réal au Canada ».

(Sprengel, Hist. de la Médecine, 1792-1803).

Le scorbut s'étendit ensuite sur l'escadre de Vasco de Gama dans son voyage à Calicut; et plus tard encore, en 1515 (sic) sur l'escadre de Cartier pendant son séjour au Canada.

(Frédault, Hist. de la Médecine, 1870).

« The antiscorbutic idea harks back as far as if not (sic) farther, than Jacques Cartier . . . One wonders why the name Cartierites (sic) was not used in place of antiscorbutics ».

(Ruhräh, Pediatrics of the Past, 1925).

Remontons donc aux sources non contaminées, aux relations originales des voyages du grand Malouin:



5. JACQUES CARTIER (1491-1557).

« *Brief récit, et succincte narration, de la navigation faite es ysls de Canada, Hochelaga et Saguenay et autres . . . etc.* ».

Paris, 1545.

Voici une reproduction photographique de la page-titre de ce livre rarissime, dont il ne subsiste, semble-t-il, qu'un seul exemplaire, au British Museum. Tout permet d'affirmer qu'il était déjà presque introuvable à la fin du seizième siècle.

---

6. LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE DE QUÉBEC.

« *Voyages de découverte au Canada, entre les années 1534 et 1542 . . . etc.* ».

Québec, 1843.

Nous devons cette première impression moderne, complète et française aux soins pieux d'un groupe d'érudits de la ville de Québec. Ignorant l'existence de l'unique exemplaire de 1545, et sachant, d'autre part, que le livre imprimé à Rouen en 1595 n'était qu'une retraduction en français d'une traduction italienne, les éditeurs firent copier à Paris l'un des trois manuscrits du second voyage, y joignant d'autres documents prélevés de ci de là. Cette édition canadienne, qui sera bientôt centenaire, est prisee par les bibliophiles; les historiens lui préférèrent les ouvrages suivants:

7. MICHELANT ET RAMÉ.

« *Relation originale du voyage de Jacques Cartier au Canada, en 1534 . . . etc.* ».

Paris, 1867.

Face à la page-titre, un dessin du manoir de Limoilou en Bretagne, où Cartier vécut et mourut après s'être illustré sur les grandes mers.

8. M. D'AVEZAC.

« *Brief récit et succincte narration . . . etc.* »

Paris, 1863.



C'est la réimpression figurée de l'édition originale de 1545, avec les variantes des manuscrits de la Bibliothèque Impériale.

9. H. P. BIGGAR.

« *The voyages of Jacques Cartier* ».

Ottawa, 1924.

Disons d'abord que le portrait de Cartier qui avoisine la page-titre n'a aucune valeur documentaire, si ce n'est pour rappeler quel costume portaient les notables du rang de Cartier. Il est tiré d'un livre intitulé « *Costumes français depuis Clovis jusqu'à nos jours* » (Paris, 1836).

C'est sur l'édition de Biggar que j'ai travaillé parce qu'elle est la dernière en date, la plus complète et la plus richement annotée. J'en extrais intégralement ce qui se rapporte au scorbut, et j'espère qu'on se donnera la peine de lire tout le passage. La langue de Cartier est désuète, son orthographe est ineffable, son style est pauvre; il ne nous a donné, en somme, qu'un simple journal de bord, assez mal rédigé. Mais son texte et les notes que j'inscris en marge ne laisseront pas d'intéresser tous les médecins tant soit peu humanistes:

**D'une grosse maladie et mortalité, qui a esté au peuple de Stadaconé, de laquelle, pour les avoyr frequentez, en avons esté enlouez (ou imbouez) tellement qu'il est mort de noz gens jusques au nombre de ving cinq.**

Au moys de décembre, fumes advertiz que la mortalité s'estoit mise audict peuple de Stadaconé, tellement que ja en estoient mors, par leur confession, plus de cinquante; au moien de quoy leur fimes deffence de non venyr à nostre fort, ny entour nous. Mays non obstant les avoyr chassez, commança la maladie entour nous, d'une merveilleuse sorte et la plus incongnue; car les ungs perdoient la soustenuë, et leur devenoyent les jambes grosses et enflées, et les nerfz retirez et noirciz comme charbon, et aucunes toutes semées de gouttes de sang comme pou(r)pre; puy montoyt ladicte maladie aux hanches, cuysse, espaulles, aux braz et au col. Et à tous venoyt la bouche si infecte et pourrye par les gensivez, que toute

la chair en tumboyt, jusques à la racine des dents, lesquelles tumboyent presque toutes. Et tellement se esprint ladicte maladie en noz trois navires, que à la my febvrier, de cent dix hommes que nous estions, il n'y en avoyt pas dix sains, tellement que l'un ne pouvoyt secourir l'aultre, qui estoit chose piteuse à veoyr, consideré le lieu où nous estions. Car les gens du pays venoyent, tous les jours davant nostre fort, qui peu de gens voyoient debout; et ja y en avoyt huict de mors, et plus de cinquante en qui on n'espéroit plus de vye.

Nostre cappitaine voyant la pitié et maladie ainsi esmue, fist meptre le monde en prieres et oraisons et fist porter ung ymaige et remembrance de la Vierge Marie contre ung arbre, distant de nostre fort d'un treict d'arc, le travers les neiges et glaces; et ordonna que, le dimanche ensuyvant, l'on diroyt audict lieu la messe; et que tous ceulx qui pourroyent chemyner, tant sains que malades, yroient à la procession, chantant les sept pseaulmes de David, avecq la Letanye, en priant ladicte Vierge qu'il luy pleust pryer son cher enfant qu'il eust pitié de nous. Et la messe dicte et chantée davant ladicte ymaige, se fist le cappitaine pellerin à Nostre Dame qui se fait deprier à Rocquemado, proumectant y aller, si Dieu luy donnoyt grace de retourner en France. Celluy jour trespassa Philippes Rougemont, natif d'Amboise, de l'aige de envyron vingt ans.

Et pource que ladicte maladie estoit incongneue, fist le cappitaine ouvryr le corps, pour veoyr si aurions aucune congnoissance d'icelle, pour preserver, si possible estoit, le parsus. Et fut trouvé qu'il avoyt le cueur tout blanc et fletry, envyronné de plus d'un pot d'eaue rousse comme datte; le foye, beau; mays avoyt le poulmon tout noircy et mortiffyé; et s'estoit retiré tout son sang au dessus de son cueur; car, quant il fut ouvert, sortit au dessus du cueur une grand habundance de sang, noyr et infect. Pareillement avoyt la ratte, par devers l'eschine, ung peu entamée, envyron deulx doïdz, comme si elle eust esté frottée sus une pierre rudde. Après cela veu, luy fut ouvert et incizé une cuisse, laquelle estoit fort

noire par dehors, mais par dedans, la chair fut trouvée assez belle. Ce fait fut inhumé au moins mal que l'on peut. Dieu, par Sa sainte grace, pardoint à son âme, et à tous trespassez; Amen.

Et despuis, de jour en aultre, s'est tellement continué ladicte maladie, que telle heure a esté, que, par tous troys navires, n'y avoyt pas troys hommes sains, de sorte que en l'un desdictz navires n'y avoyt homme qui eust peu descendre soubz le tillat pour tirer à boyre, tant pour luy que pour les aultres. Et pour l'heure, y en avoyt ja plusieurs de mors, lesquelz il nous convynt meptre par feblesse, soubz les naiges; car il ne nous estoit possible de pouvoyr, pour lors, ouvryr la terre, qui estoit gellée, tant estions foibles et avyons peu de puissance. Et si estions en une craincte merveilleuse des gens du pays, qu'ilz ne s'aperceussent de nostre pitié et foiblesse ».

Ici Cartier raconte les ruses auxquelles il eut recours pour cacher sa misère, puis il reprend :

« Et pour lors, estions si esprins de ladicte maladie, que avyons quasi perdu l'espérance de jamais retourner en France, si Dieu, par sa bonté infinye et misericorde, ne nous eust regardé en pityé, et donné congnoissance d'un remedde contre toutes maladies, le plus exellant qui fut jamais veu, ny trouvé sur la terre, ainsi qu'il sera fait mention en ce chappitre. »

Ici Cartier raconte qu'il fut pris dans les glaces depuis la mi-novembre jusqu'au quinze avril. Il perdit 25 hommes en tout; quarante autres semblaient voués à la mort quand Dieu lui envoya la connaissance du remède. Reprenons la citation :

« Comment, par la grace de Dieu, nous eusmes congnoissance d'une sorte d'arbre, par lequel nous avons esté gariz; et ont recouvert tous les malades santé, après en avoyr usé; et la façon d'en user. — Ung jour nostre cappitaine, voyant la maladie si esmue et ses gens si fort esprins d'icelle, estant sorty hors du fort, et soy promenant sus la glace, appersut venyr une bande de gens de Stadaconé, en laquelle estoit dom Agaya, lequel le cappitaine avoyt veu dix ou douze jours auparavant fort malade, de la propre maladie que avoyent ses gens; car il avoyt l'une des jambes, par le

genoil, aussi grosse que ung enfant de deux ans, et tous les nerfs d'icelle retirez, les dents perdues et gastées, et les gencives pourries et infectes. Le cappitaine, voyant ledict dom Agaya sain et delibéré, fut joieulx, espérant par luy sçavoir, comme il s'estoit guery, affin de donner aide et secours à ses gens. Et lors qu'ilz furent arrivez près le fort, le cappitaine luy demanda comme il s'estoit guery de sa maladie. Lequel dom Agaya respondit, que, avecq le juz des feulhes d'un arbre et le marq, il s'estoit guery, et que c'estoit le singullier remedde pour maladie. Lors le cappitaine luy demanda s'il y en avoyt point là entour, et qu'il luy en monstrast, pour guerir son serviteur, qui avoyt prins ladicte maladie en la maison du seigneur Donnacona, ne luy voulant déclarer le nombre des compaignons, qui estoient malades. Lors ledict dom Agaya envoya deulx femmes avecq nostre cappitaine, pour en querir, lesquels en apportèrent neuf ou dix rameaulx; et nous monstrèrent qu'il failloyt piller l'escorce et les feulhes dudict boys, et meptre le tout boullyr en eau; puy boyre de ladicte eau, de deux jours l'un; et meptre le marc sur les jambes enflées et malades; et que de toutes maladies ledict arbre garissoit. Ilz appellent ledict arbre en leur langaige, *annedda*.

« Tost après le capitaine fist faire du breuvaige, pour faire boire es malades, desquels n'y avoyt nul d'eulx qui voullust icelluy essaiger, sinon ung ou deulx, qui se myrent en adventure d'icelluy essayer. Tout incontinent qu'ilz en eurent beu, ilz eurent l'avantage, qui se trouva estre ung vray et evident miracle; car de toutes maladies de quoy ilz estoient entachez, après en avoyr beu deux ou troys foys, recouvrèrent santé et guarizon, tellement que tel des compaignons, qui avoyt la (grosse) verolle puis cinq ou six ans auparavant la maladie, a esté, par icelle médecine, curé nectement. Après ce avoyr veu, y a eu telle presse, que on se voullloit tuer sus ladicte médecine, à qui premier en auoyt; de sorte que ung arbre, aussi groz et aussi grand que je vidz jamais arbre, a esté employé en moins de huict jours, lequel a faict telle opération que si tous les médecins de Louvain et Montpellier y eussent esté, avec toutes les drogues d'Alexandrie, ilz n'en eussent pas tant fait en ung an que ledict arbre a fait en huict jours; car il nous a tellement prouf-

fité, que tous ceulx qui en ont voulu user, ont recouvert santé et garizon, la grace à Dieu. »

Résumons ce qui précède et voyons s'il y a matière à discussions . . . Cartier ne connaît pas la « grosse maladie »; il la croit contagieuse; il en fait une description soignée qui nous permet d'établir un diagnostic rétrospectif; il demande un miracle au Ciel, mais n'oublie pas de s'aider; pour y voir clair il ordonne l'ouverture d'un cadavre; le protocole de son autopsie est assez circonstancié pour que nous puissions le comparer avec les observations anatomopathologiques du temps présent; le taux de mortalité fut très élevé, approchant 25 pour cent; les Indiens connaissaient bien la maladie et son remède spécifique; l'annedda agit avec une sûreté et une rapidité prodigieuse; il y avait parmi les matelots un vieux syphilitique qui fut guéri; enfin, Cartier ne décrit pas l'annedda, et nous laisse le souci de le retrouver parmi la riche flore du Québec.

Tout cela est fort intéressant et je ne m'étonne pas que le professeur Major, dans un beau livre intitulé « *Classic descriptions of disease* » (1932), se soit fait un devoir d'accorder la part du lion à notre Cartier, dans le chapitre qui traite du scorbut. Il a raison d'écrire: « His (Cartier's) description . . . remains one of the most interesting and graphic accounts of this disease »; mais il a tort d'affirmer que le scorbut était connu bien avant Cartier. S'il était connu des médecins, ceux-ci n'en parlaient guère, puisque voici les trois premières monographies consacrées au scorbut. Or la plus ancienne des trois date de 1541:

10. JEAN ECHT dit ECHTIUS (circa 1515-1554).

« *De Scorbuto, vel scorbutica passione, epitome* ».

1541.

11. BALDWIN RONSS, dit RONSSEUS.

« *De magnis Hippocratis lienibus, Pliniique stomachace ac scelytyrbe, seu vulgo dicto Scorbuto, commentarius* ».

1564.

12. Johann WIER, dit WIERUS (1515-1588).

« *Liber I de Scorbuto* ».

1567.

Ces trois ouvrages figurent dans un recueil imprimé en 1654 (celui que j'exhibe). Mais le texte des docteurs Echt, Ronss et Wier a été reproduit intégralement par l'éditeur, le savant Sennert. Étudions ces vieilles monographies; elles nous réservent peut-être des surprises ?

**ECHT.** — Il pense que la rate est souvent touchée dans les cas de scorbut. Il analyse certaines maladies que les anciens ont décrites et qui pourraient bien avoir été de nature scorbutique. Il affirme que, de son temps, la principale cause du scorbut réside dans l'emploi des aliments grossiers et malsains que les navigateurs hollandais et frisons emportent sur leurs navires. Sa symptomatologie est excellente; il énumère d'abord les signes annonciateurs du scorbut, puis ceux qu'il considère comme pathognomoniques: *signa propinquiora, et certiora*. La thérapeutique d'Echt néglige l'essentiel, c'est-à-dire: l'aliment riche en principes antiscorbutiques; elle se résume à ceci: « *Apertio, evacuatio, alteratio, confortatio* ».

**RONSS.** — Il nous enseigne tout ce qu'il faut savoir pour reconnaître un cas de scorbut, et le guérir. Les pédants que je vous présenterai tantôt ne feront qu'embrouiller la question. Pour le docteur Ronss le scorbut découle d'une alimentation défectueuse. Une constitution débile et un climat inclément favorisent l'éclosion du mal. Il étudie certaines épidémies survenues dans son pays, la Hollande. A tort il enseigne qu'on doit saigner les patients dont la rate est hypertrophiée. Il dresse une liste un peu trop sévère des aliments à proscrire: « *abstinendum ab anatibus (canards), oloribus (cygnes), anseribus (oies), aquaticisque omnibus volucribus* ». Tantôt vous entendrez notre Lescarbott se moquer de telles défenses.

Ronss recommande la plante que l'on appelait, de son temps, l'herbe britannique, ainsi que le Cochléaria, le plus fameux des antiscorbutiques du passé. Ces remèdes sont bons, et le peuple a raison de les employer, dit-il. Dans sa seconde lettre, notre auteur

soutient que les anciens ont connu le scorbut et . . . tenez-vous bien ! . . . il recommande les oranges, parce qu'il connaît des marins « *qui solo pomorum aurantiorum unà cum corticibus usu sanitatem recuperarunt* ».

**13. JOHANN WIER (1515-1588).**

« *De praestigiis daemonum . . . etc.* »

Bâle, 1577.

Pour vous montrer les traits d'un homme qui a courageusement lutté contre les superstitions de son époque, et demandé grâce pour les malheureux déments que l'on faisait brûler, les accusant d'être ensorcelés ou possédés. C'est le présent livre qui lui a valu la gloire, mais son essai sur le scorbut nous intéresse davantage, pour l'instant. Résumons-le.

**WIER** commence par se livrer à un petit jeu assez futile sur le vocable « Scorbutus » et ses origines probables. *Scorbuc*, en langue allemande désignait un ventre déchiré, c'est-à-dire: des douleurs abdominales fortes et généralisées; *scormunt*, une bouche déchirée, c'est-à-dire: une grosse gingivite; *scorbein*, des os presque brisés: « *quasi ruptas tibias* ». Passons.

Les négations de Wier sont précieuses, et en tout conformes aux idées modernes. Il nie la contagiosité du scorbut; il nie que les plantes réputées antiscorbutiques ont une vertu spécifique; bien d'autres, qui sont « âcres » possèdent les mêmes propriétés. Wier pense qu'on ne doit pas faire bouillir ces herbes dans du lait. Mieux vaut exprimer leur suc et le mêler à du petit-lait froid. Et coetera. L'essai se termine par une dissertation sur l'herbe britannique et le cochléaria qui « *diversas esse plantas* ».

Parlons-en, du cochléaria. Montrons-le:

**14. REMBERT DODOENS, dit DODONAEUS (1517-1585).**

« *Stirpium historiae pemptades sex sive libri XXX* ».

Anvers, 1583.

Dodoens a écrit sur le scorbut, mais je n'ai pas la « Pratique médicale » dans laquelle figurent ses dissertations. Voici mieux,

sa somptueuse « Histoire des Plantes », ouverte à la page où s'étale le cochléaria. L'auteur écrit: « *Malo quod Scorbutus Germania nuncupat efficaciter medetur, in lacte aut vino decocta* ». Suivent trente lignes sur le scorbut.

Le cochléaria, c'est l'herbe à cueiller, ainsi dénommée à cause de la forme de ses feuilles. C'est aussi le grand raifort, la moutarde des Capucins. Nos amis les Anglais le nomment « horse radish ». Cette plante fut pour les peuples septentrionaux, les Groënlandais surtout, une véritable panacée. Ceux que le scorbut n'avait pas tués au cours des longs hivers, se précipitaient avidement sur elle dès qu'elle paraissait. Et ils étaient guéris.

---

15. PIERRE DE FOREEST, dit FORESTUS (1522-1597).

« *Son portrait, gravé à l'eau-forte.* »

Je n'ai pas « *Observationum et curationum medicinalium lib. 20* ». — On trouve dans ce livre (qui n'est autre chose qu'une longue lettre envoyée par l'auteur à son frère, en 1558) des passages très intéressants sur la question qui nous occupe. À défaut de l'ouvrage, j'exhibe le portrait de l'auteur, gravé par de Larmessin.

---

SALOMON ALBERTI, dit ALBERTUS (1540-1600).

« *Scorbuti historia, proposita in publicum, etc.* »

1593.

Cent pages, dans le recueil qui contient Ronss, Echt et Wier. L'auteur est très bavard; il débute avec un exorde pompeux qu'une note marginale résume ainsi: « *Morbi et moriendi necessitas unde* ». Avant d'aborder son sujet il parle de la suette et de la syphilis: *sudor anglicus, lues venerea*. Il dit que le scorbut est endémique en Germanie, Batavie, Zélande, Hollande, Frisie, Saxe, Poméranie, Gothie, Suède, Norvège, etc. (Tous pays du nord, notez-le). Il démarque sans vergogne ses prédécesseurs. Il soutient que le scorbut est héréditaire autant que contagieux, et qu'un enfant peut être infecté par sa nourrice: « *Schorbutus sive haereditarius sit, a paren-*

*tibus in embryo nam prima conformatione propagatus, sive ex labe . . . , etc.* ». — Ses conseils diététiques sont bons. Il recommande les bouillons de poule, de pigeon, de veau; les jus et sucs de fruits acides : *Jura ipsa jurulentaque sapore acidulorum, atque austeriusculorum, etc.* » Il prône la bière et le vin. Il n'est pas contre les plaisirs de l'amour « *si moderata sunt* ». Ses ordonnances sont polypharmques et visent les symptômes plutôt que le mal lui-même.

Le proluxe Alberti nous donne un avant-goût de la débauche verbale des auteurs du dix-septième siècle.

Mais j'entends dire: « Jusqu'ici, docteur, vous nous avez présenté des néerlandais, des allemands, des belges . . . Où donc sont les Français ? »

A quoi je réponds: « Les Français se préoccupent d'autre chose; de la vérole, par exemple, et des plaies par armes à feu. Le scorbut les laisse indifférents parce qu'ils n'en souffrent pas, voilà tout. Ils seront encore profondément ignorants de la question quand notre Champlain les consultera au début du 17ème siècle. Mais n'allons pas trop vite. Voici, pour en finir avec le siècle de Jacques Cartier, les oeuvres d'un grand médecin français qui contribua beaucoup à briser le joug des Arabes et des Juifs, et fut un des restaurateurs du véritable esprit clinique. Comme on a dit de lui qu'il fut « le premier épidémiologiste des temps modernes », son opinion sur le scorbut ne peut que nous intéresser.

#### 16. GUILLAUME DE BAILLOU, dit BALLONIUS (1538-1616).

« *Opera omnia in quatuor tomos divisa . . .* ».

Genève, 1762.

Le « *Consiliorum medicinalium* » que je vais citer était prêt dès 1575, mais il ne fut publié qu'en 1635, vingt ans après la mort de l'auteur. Ouvrons-le:

*Consultation XLVII: « De affectu oris qui stomacacce dicitur. ».*  
— Une note au bas de la page nous apprend qu'il s'agit de scorbut. Voici, résumés, les conseils du docteur Baillou, et ses ordonnances:

« *Consulimus purgationem convenientem, phlebotomiam* (hélas!) *usum balnearum tempore opportuno* (c'est un peu vague!); *decoctum sudorificum per dies aliquot* (passe encore); *praemittantur pilulae ex mercurio singulis dosibus, ita tamen ut ptyalismus non provocetur* ». Du mercure! pour le scorbut! Pleurez, mes yeux; et vous, ma bouche, salivez.

Voyons maintenant les deux ordonnances. La première nous sert encore du mercure: « *Pro topico laudatus est mercurii dulcificati* ». La seconde prescrit, entre autres choses, une poignée de tabac (*nicotiana*), des copeaux de bois de gaïac. Comme il y a plusieurs herbes dans la mixture on pourrait en attendre quelque effet anti-scorbutique. Mais non; c'est « *pro gargarismo* ».

Concluons: le savant docteur ne savait pas traiter un cas de scorbut. Tout au plus était-il capable d'améliorer des . . . stomacaccés.

---

Avant d'entrer dans le dix-septième siècle je veux résumer en style sténographique l'effort colonisateur de la France au Canada, depuis Cartier jusqu'à Champlain inclusivement, et souligner le rôle sinistre joué par le scorbut dans le drame qui se déroula de 1534 à 1609.

1534; la France découvre les côtes d'un pays nouveau.

1535; la France explore un immense royaume.

1541; la France y cherche de l'or; elle y trouve, comme en 1535, du scorbut.

1598; la France veut fonder une colonie avec des gens sans aveu, elle échoue misérablement. (Nous ne saurons jamais au juste le rôle joué par le scorbut dans l'extermination des damnés de l'Île de Sable).

1602; la France fait mine d'occuper le Canada; seize hommes contre l'Hiver de Tadoussac et . . . le Scorbut.

**1604;** la France envoie de Monts et Champlain; ils se trompent dans le choix d'un site; 79 hommes débarquent en juin, au printemps suivant il est resté 45. Eh, oui . . . le Scorbut !

**1605;** la France expédie, avec des renforts, Poutrincourt et l'avocat Lescarbot; encore du scorbut.

**1608;** enfin la France fonde sur le roc, ici-même, à Québec; oui, le scorbut fit plusieurs victimes au cours de l'hiver qui suivit.

Comme bien on pense, le père de la Patrie et son premier historien ont beaucoup à dire sur la terrible maladie. Ecoutez-les :

#### 17. SAMUEL DE CHAMPLAIN (1570-1635).

*« Les voyages du sieur de Champlain . . . divisez en deux livres, etc. ».*

**Paris, 1613; Québec, 1870.**

J'exhibe la magnifique réimpression exécutée par Desbarats, sous la direction de l'abbé Laverdure, avec le haut patronage de l'Université Laval. Deux passages sont à citer ici; les voici.

Chapitre VI — Année 1604 — Du mal de terre, fort cruelle maladie . . . Durant l'hyver il se mit une certaine maladie entre plusieurs de nos gens, appelée mal de terre (sic) autrement dit Scurbut (sic), à ce que j'ay ouy dire depuis (sic) à des hommes doctes. Il s'engendroit en la bouche de ceux qui l'avoient de gros morceaux de chair superflue et baveuse, qui causoit une grande putréfaction, laquelle surmontoit tellement, qu'ils ne pouvoient presque prendre autre chose sinon que bien liquide. Les dents ne leur tenoient presque point, et les pouvoit on arracher avec les doigts sans leur faire douleur. L'on leur coupoit souvent la superfluité de cette chair, qui leur faisoit jetter force sang par la bouche. Après il leur prenoit une grande douleur de bras et de jambes, lesquelles leur demeurèrent grosses et fort dures, toutes tachetées comme de morsures de puces, et ne pouvoient marcher à cause de la contraction des nerfs: de sorte qu'ils demeuroient presque sans force et sentoient des douleurs intolérables. Ils avoient aussi douleurs de reins, d'estomach et de ventre; une thoux fort mauvaise et courte haleine: bref

ils estoient en tel estat, que la pluspart des malades ne pouvoient se lever ny remuer, et mesme ne les pouvoit-on tenir debout, qu'ils ne tombassent en syncope: de façon que de 79 que nous estions il en moureut 35. Et plus de 20 qui en furent bien près . . . ». Champlain dit qu'on ne put trouver remède, et que les chirurgiens y passèrent comme les autres. Il donne un rapport succinct des autopsies qu'il fit faire. Il dénonce la chair salée et les légumes altérés que lui et ses compagnons mangèrent au cours de l'hiver. Il ajoute une observation que Jacques Cartier eut contresignée sans hésiter: « Il estoit malaisé de recognoistre ce pays sans y avoir yverné, car y arrivant en été tout y est fort agreable », mais . . . « il y a six mois d'hyver en ce pays ».

En 1609, Champlain fait dans son journal l'entrée suivante: « Les maladies de terre commencèrent à prendre fort tart, qui fut en Février jusqu'à la my Avril. Il en fut frappé 18 et en mourut 10 ». (A Québec, cette fois. Mortalité de 55%).

Pour expliquer l'apparition du mal Champlain met en cause, à part les aliments grossiers, des vapeurs miasmatiques qui sortent de la terre quand on l'ouvre au printemps. (Le jésuite Biard, sur ce point, n'est pas de l'avis de Champlain et il dit carrément dans la Relation de 1611.) Pour le reste notre auteur raisonne assez bien: « Depuis quelque temps en ça les Flamans . . . ont trouvé un remède fort singulier contre cette maladie . . . mais nous n'en avons point la connaissance pour ne l'avoir recherché. Toutefois je tiens pour assuré qu'ayant de bon pain et viandes fraiches, qu'on n'y serait point subject ».

#### 18. MARC LESCARBOT (1570-1630).

« *Histoire de la Nouvelle-France* ».

Paris, 1611 et 12 — Réimprimé en 1866.

L'en-tête du chapitre VI mérite d'être cité, ne serait-ce que pour démontrer que notre auteur ne manque pas de prétention: « Maladies inconeues. Ample discours sur icelles. De leurs causes. Des peuples qui y sont sujets. Des viandes, mauvaises eaux, air, vents, lacs, pourritures des bois, saisons, disposition de corps des jeunes,

des vieux. Avis de l'Autheur sur le gouvernement de la santé et guérison des dites maladies ».

Le chapitre est à lire et relire, mais . . . où donc cet avocat a-t-il puisé sa science médicale ?

Il est vrai qu'il cite Hippocrate, mais c'est pour dire: « J'ai pris plaisir à rapporter ici les mots de cet Autheur, pour ce qu'il en parle scavant et represente assez le mal qui a assailli les notres en la Nouvelle-France sinon qu'il ne fait pas mention de . . . ». De certains signes que Lescarbott se donne des airs d'avoir découverts. Notre homme ajoute avec aplomb: « Il (Hippocrate) dit bien de l'estomac navré. Car le sieur de Pontrincourt fit ouvrir un nègre qui mourut de cette maladie en nôtre voyage, lequel se trouva avoir les parties bien saines, hormis l'estomach, lequel avoit des rides comme ulcérées ». (Un scorbut limité à l'estomac ?)

Dans cette dissertation de vingt pages, vous rencontreriez des mentions d'Hippocrate et de Galien, mais vous cherchiez en vain le nom d'un médecin des temps modernes. Par contre vous verriez Lescarbott décocher plusieurs flèches contre nos confrères de la Renaissance. Par exemple: « Le sieur de Monts estant de retour en France, consulta nos médecins sur le sujet de cette maladie, laquelle ils trouvèrent fort nouvelle, à mon avis car je ne voy point que lors que nous nous en allâmes nôtre Apothicaire (Hébert) fust charge d'aucune ordonnance pour la guérison d'icelle ». Plus loin, après avoir bavardé savamment, Maître Marc ajoute qu'il « laisse aux Médecins a rechercher ceci plus curieusement ». — Ailleurs: « Je ne voudray pourtant estre si scrupuleux que les Médecins, lesquels mettent les chairs de boeufs, d'ours, de sanglier, de pourceaux entre les mélancoliques . . . etc. ». — Autre malice: « Je ne veux entreprendre sur l'office de Médecins, craignant la verge censoriale, et toutefois, avec leur permission, sans toucher à leurs ordonnances . . . etc. »

Arrêtons-nous là. Je m'étais toujours douté que ce chapitre ne pouvait être qu'un habile démarquage de quelque auteur peu connu des médecins français, que Lescarbott, lui, avait pu lire dès sa rentrée en France. Mes soupçons étaient fondés; jugez-en par ce qui suit:

19. HIERONYMUS REUSNER.

« *Liber de Scorbuto* ».

Francfort, 1600.

L'Histoire de la Nouvelle-France parut onze ans après ce livre-ci. Tous les auteurs anciens nommés ou cités par Lescarbot figurent dans ces pages. L'érudition de Reusner (un glorieux inconnu) est vraiment remarquable; il fallait être instruit comme notre Lescarbot pour pouvoir en profiter, car il y a, dans certains chapitres, presque autant de grec que de latin. Mon ignorance du grec et ma connaissance très imparfaite du latin ne m'ont pas empêché de faire quelques découvertes:

*Dixit Reusner*: « *qui a victu maxime frigido, exsucco, crasso et corrupto oritur* ».

*Dixit Lescarbot*: « Cette maladie est causée par des viandes froides, sans suc, grossières et corrompues ».

*Dixit Reusner*: « *... imprimis vero sale suffituque macerati; petaso et succidia infumata, subinde rancida et mucida, plerunque; etiam cruda vorata; ificium quoque, caro item suilla a coctione nonnunquam subolida: pisces item fumo indurati, tabescenteque sale conservati, ut harengi, aselli, passeret et raiae siccatae* ».

*Dixit Lescarbot*: « Il faut donc se garder des viandes salées, enfumées, rances, moisies, crues et qui sentent mauvais, et semblablement de poissons sechez, comme moruës et rayes empunaisies ».

*Dixit Reusner*: « *Sic Ronssseus observavit eos qui . . . Amstelredamum ac vicinia loca inhabitant, multo periculosius ac frequentius scelotyrbæ adfici, quam qui aut Gandam aut Rotterodamum incolunt* ».

*Dixit Lescarbot*: « On a observé (notez que le nom du médecin Ronss disparaît) que ceux d'Amsterdam sont plus sujets aux paralysies et roidissemens de nerfs que ceux de Rotterdam ».

*Dixit Lescarbot*: « Nous avons eu des malades qui sont resuscitez de mort à vie, ou peu s'en faut pour avoir mangé deux ou trois fois du consommé d'un coq ». Possible, mais . . . Reusner a

donné une excellente recette pour le bouillon de coq: « *Aut gallinam fartilem vel capum depila, exentera tantum ab intestinis, farci floribus boraginis, omniaque ossa franga . . . etc.* »

Il a tout pris dans Reusner, vous dis-je ! Et quand il lui arrive de contredire les médecins, c'est encore Reusner qu'il contredit. Ainsi donc, chers confrères de France et du Canada, lorsqu'on vous dira qu'un avocat de Paris a parlé du scorbut plus sensément et plus savamment que tous les médecins de son temps, vous saurez quoi répondre. Vous devrez toutefois concéder que le Marc Lescarbot de 1611 en savait plus long sur le scorbut que la plupart des médecins de France, car il avait, lui, vu des scorbutiques et lu des livres traitant de la « grosse et cruelle » maladie qui intrigua si fort Jacques Cartier et Samuel de Champlain.

Revenons à Cartier, relisons-le à la lumière de nos connaissances actuelles:

#### LA PREMIÈRE AUTOPSIE

Sur le rôle d'équipage de l'expédition de 1535 figure le nom de Samson Ripault, barbier. Est-ce lui qui fit « l'ouverture » du pauvre gars Philippe ? Il est permis de le penser, mais non de l'affirmer. Le rôle porte 74 noms, alors que Cartier affirme catégoriquement avoir conduit 109 hommes au Canada. Nous savons, d'autre part, que le scorbut lui en fit perdre au moins 25. Au premier abord on serait tenté de croire que la liste qui nous est parvenue fut dressée lors du retour en France (1536) . . . Benjamin Sulte, dans son « Histoire des Canadiens-français », incline à le penser, puisqu'il écrit: « Pour n'avoir pas su se nourrir de viandes fraîches que pouvait produire la chasse, les marins perdirent vingt-cinq ou trente des leurs, ceux-là même, probablement, qui manquent à la liste ci-dessus; car les trois équipages s'élevaient à cent dix hommes ».

Si monsieur Sulte était dans le vrai, nous aurions la certitude que Ripault put échapper au désastre, et nous serions presque autorisés à dire que ce fut lui qui pratiqua la première autopsie. Tel n'est pas le cas. La liste des 74 noms est bien celle qui fut fournie lors du départ de St-Malo, puisqu'elle est datée de mars 1535.

Sous toutes réserves, donc, attribuons à Ripault un mérite qui revient peut-être à un autre.

Quelles connaissances anatomopathologiques cet humble sous-médocastre pouvait-il bien posséder ? N'était-il que barbier ? N'était-il point, en plus, chirurgien ? Nous savons que dans les villes de Bretagne on ne trouvait pas, comme à Paris, des chirurgiens et des barbiers, mais seulement des barbiers-chirurgiens. Nous savons aussi que les examens n'étaient pas très pénibles. Il suffisait d'avoir fait « le chef d'oeuvre ». Ce chef-d'oeuvre consistait à « bien peigner, rongner et fouiller une barbe . . . fabriquer de ses propres mains fers de lancettes convenables à seigner », prouver que l'on savait distinguer une artère d'une veine et que l'on connaissait « toutes les vaines qui sont au corps humain et les causes pourquoy on doit les seigner ».

En somme, pour se faire agréer, l'aspirant n'avait qu'à posséder les rudiments de l'anatomie de surface . . . Au milieu du 16ème siècle un chirurgien de Nantes crut devoir protester contre un tel état de choses: « Au lieu de demander au candidat de forger des lancettes », écrivait-il, « on devrait l'obliger à disséquer publiquement un corps humain et à répondre aux questions qui lui seraient posées ». (Cité par Wickersheiner).

Quel qu'ait été le bagage scientifique de Ripault, sa maîtrise dans l'art de saigner et de raser, il faut reconnaître que le rapport de la première autopsie pratiquée au Canada, il y a quatre cents ans, est conforme à ce que, depuis lors, des hommes très compétents ont trouvé à l'ouverture des cadavres de scorbutiques.

Qu'on en juge par ce tableau comparatif, qui met en regard les différentes constatations rapportées par Jacques Cartier et celles que rapporte l'Américain Hess, un expert en matière de scorbut:

CARTIER (1535)

Il avait le coeur tout blanc et flétri, environné de plus d'un pot d'eau rousse comme datte.

---

Il avait le foie beau.

---

Il avait le poumon tout noir-ci et mortifié . . . sortit au-dessus du coeur une grande abondance de sang noir et infect.

Il avait la rate, par devers l'échine un peu entamée, environ deux doigts, comme si elle eut été frottée sur une pierre rude. (En d'autres mots la rate était friable, mais Cartier ne dit pas qu'elle était hypertrophiée.)

Lui fut ouverte et incisée une cuisse, laquelle était fort noire par dehors, mais par dedans la chair fut trouvée assez belle.

HESS (1920)

Fatty degeneration of the heart muscle is frequent. Any or all of the serous cavities may be involved in the hydrops, the order of frequency being: pericardium, pleurae, etc.

---

Erdheim found congestion of the liver in only nine among thirty-one necropsies.

---

The lungs are almost always congested . . . Smaller or larger hemorrhages are described occasionally which are usually considered truly scorbutic . . . Pneumonia, lobular or lobar is one of the most frequent complications and causes of death.

Charpentier, in the Paris epidemic of 1871, found it (the spleen) often three to four times the normal size and very soft . . . The enlargement is usually by no means so great, and no doubt is due in part to intercurrent affections.

The blood surrounds the muscle fibres, which appear quite intact.

Voilà ! Pour justifier le titre donné à son livre « Scurvy, past and present », Hess s'est contenté, dans ce chapitre, des rapports d'autopsie de Lind, qui écrivait au 18ème siècle. Il eût mieux fait de remonter jusqu'à Cartier. Celui-ci ne reçoit qu'une très courte mention: « The narratives of subsequent explorers, especially those

of Cartier and of Drake, are replete with descriptions of the ravages of scurvy ».

Avant que nous abordions une autre question, je vous prie, confrères du Québec, de faire votre examen de conscience. Appréciez-vous, autant qu'ils le méritent, les anatomopathologistes ? Avez-vous le courage *d'exiger ou de réclamer instamment* l'autopsie des patients que la Mort vous arrache des mains ? Passons.

### LE MIRACLE DE NOTRE-DAME DE ROCAMADOUR ET DE SAINTE VITAMINE C.

Relisons Cartier: « Nostre Cappitaine . . . fit porter ung ymaige et remembrance de la Vierge Marie contre ung arbre . . . Et la messe dicte et chantée devant ladicte ymaige, se fist le cappitaine pellerin à Nostre Dame qui se faict deprier à Rocquemado . . . Celluy jour trespassa Philippes Rougemont, natif d'Amboise, de l'aige de environ vingt ans ».

L'an 1580, en pleine Réforme, un certain John Florio publiait à Londres une relation des deux premiers voyages de Cartier, en langue anglaise. Sans vergogne il substitua le nom de Jésus-Christ à celui de sa sainte mère, pour ne pas scandaliser ses lecteurs protestants. De tels tripatouillages sont plutôt rares, aujourd'hui; il s'en faut cependant de beaucoup que les passions religieuses soient éteintes. C'est dans les marges qu'elles se donnent libre cours. Ainsi l'historien Parkman n'a pas manqué de constater que le pauvre Philippe mourut le jour même où l'on se mit en prières devant l'image de la Vierge. « The Holy Virgin », écrit-il, « deigned no other response ». Ce trait empoisonné a eu pour effet d'exaspérer un fervent catholique, Joseph Pope, auteur d'un essai sur Cartier. Il proteste énergiquement et, comme pour prouver qu'il y a bien eu miracle, il insiste sur les effets extraordinairement rapides que produisit la bienfaisante « *Annedda* » dès que son existence fut révélée aux Français.

Le miracle, si c'en est un, a, ce me semble, été nettement défini par Jacques Cartier lui-même: « Dieu, par Sa sainte grâce nous regarda en pitié et nous envoya congnoissance de nostre garison et sante ».

Restons-en là. Ne soyons pas plus catholiques qu'un marin breton, et gardons-nous de l'être autant que le... Pope. N'en déplaie à ce dernier, l'action d'un antiscorbutique chez ceux qui sont en avitaminose est souvent extraordinairement rapide. L'effet est prodigieux, en regard de la gravité des symptômes. Voici un exemple typique :

20. FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES (1706-1767).

« *Due dissertazioni fisico-mediche . . . la seconda come l'aria con le sue diverse qualità operi sul nostro corpo* ».

Florence, 1754.

Signor Manetti, le traducteur italien de Sauvages, rapporte dans une note au bas de la page 276 le cas d'un pauvre matelot scorbutique que ses compagnons débarquèrent pour s'en débarrasser, croyant qu'il rendrait bientôt l'âme. Mais . . . « *appena trasportato a terro ed ivi abandonatto, si senti alquanto ravvivare* » parce qu'il se mit à brouter l'herbe. En quelques jours (sic) sans autre remède (sic) il se trouva parfaitement guéri, et put retourner dans son pays, où il raconta son aventure et reprocha à ses compagnons de l'avoir laissé « *in si meschina situazione* ».

Bien avant Manetti, dès 1696, le médecin anglais William Cockburn rapportait des guérisons non moins miraculeuses. Et donc, la rapidité d'action de l'Annedda permet d'affirmer qu'elle était suffisamment riche en vitamine C pour corriger la carence dont souffraient les hommes de Cartier, mais ce dernier lui reconnaît, par surcroît, le pouvoir de guérir en quelques jours une syphilis invétérée !

Holà! diront les vénéréologues; la guérison quasi-instantanée de la syphilis par le moyen d'un remède végétal ne saurait être admise ! Soit; mais le fait insolite signalé par Jacques Cartier ne saurait être rejeté d'emblée sans qu'on se donne au moins la peine de l'interpréter. Le vérolé guéri par l'annedda n'en était peut-être pas un; ou encore: sa vérole était peut-être compliquée d'un état dyscrasique auquel l'ingestion de vitamine C a mis fin; ou encore: ce soi-disant syphilitique n'était peut-être qu'un scorbutique invé-

téré qui s'ignorait; ou encore: il souffrait d'une quelconque dermatose. Ouvrons vite un chapitre nouveau qui s'intitulera:

### SYPHILIS ET SCORBUT.

Nous avons vu, tout à l'heure, que l'étude du Scorbut a commencé du temps de Cartier. Rendons-nous bien compte qu'il en fut de même pour la Syphilis:

#### 21. KARL SUDHOFF et CHARLES SINGER.

« *The earliest printed literature on Syphilis* ».

1495-1498 — Réimpr. 1925.

Voici un recueil fac-similé des dix premiers ouvrages traitant de la syphilis ou, comme l'appellent tous les auteurs avec un ensemble touchant: mal français. Pourquoi français? Parce qu'on attribua la propagation de la maladie aux soldats de France qui envahirent le royaume de Naples, en 1494. Les Français rétorquèrent en l'appelant mal de Naples, prétendant l'avoir contracté là, et l'avoir rapporté dans leur pays. Peu nous importe, du reste, cette discussion sur les origines du mal. Retenons que tous les auteurs de la fin du quinzième siècle s'entendent pour dire que cette peste est « nouvelle ». Entrons dans le seizième.

#### 22. JACQUES DE BÉTHENCOURT.

« *Nouveau carême de pénitence et purgatoire d'expiation à l'usage des malades affectés du mal français ou mal vénérien* ».

Paris, 1527 — Réimpression de 1871.

Nous devons cette traduction abrégée de l'original latin au grand syphiligraphe Fournier. « Nous autres médecins », dit Béthencourt, « nous ne doutons pas que cette maladie ne soit un résultat de la débauche... un mal d'essence vénérienne ». Il la croit nouvelle: « elle a pris naissance parmi nous depuis une trentaine d'années environ ». — Il cite Pline: « Un mal nouveau met toujours en défaut la science du médecin ». Sa science à lui n'est pas trop en défaut, surtout en matière de thérapeutique. Il affirme, par exemple, que le mercure est supérieur au gaïac.

C'est en 1530 que le mot syphilis fut inventé. Il apparaît en tête d'un poème écrit en fort beaux vers latins et dédié par son auteur au cardinal Bembo ! Les lettrés du temps adoptèrent avec enthousiasme le vocable nouveau, mais il faut pardonner au rude marin Cartier de lui avoir préféré le mot « vérolle ».

**23. GIROLAMO FRACASTORO (1484-1553).**

« *Hieronymi Fracastorii, Syphilidis, sive morbi gallici, libri tres* ».

Lyon, 1591.

Le poème figure dans une édition des oeuvres complètes de Fracastor. Aux hasards de l'impression les vers de « Syphilis » avoisinent avec une petit épigramme composé en . . . 1534. Il est question de feu et de cendre dans ce quatrain. Peut-être faut-il y voir une allusion voilée à l'accident terrible auquel Fracastor-enfant survécut ? Sa mère fut tuée par la foudre alors qu'elle le tenait dans ses bras.

L'auteur se demande si la syphilis a vraiment été importée du Nouveau Monde. Il croit qu'elle existe depuis longtemps, mais qu'elle a souvent passé inaperçue. Il explique pourquoi les peuples du Nouveau Monde en sont plus affligés que les autres (?) et ses explications sont celles d'un fervent de l'Astrologie. Inutile de dire que la Poésie y gagne plus que la Médecine. Le troisième livre nous entretient de Syphilus, berger du roi Alcithous, qui abjura le culte du soleil et se fit idolâtre de son roi, et qui, pour punition, vit tout son corps se couvrir d'une lèpre hideuse. La maladie prit son nom et se répandit partout; le Roi même en fut affligé. Mais la nymphe Amérique (sic), consultée, eut pitié de tant de malheureux et leur indiqua un remède: le bois de l'arbre saint (le gaïac). La nymphe Amérique, pour Cartier, ce fut Notre-Dame, et l'arbre saint, ce fut . . . Qui lira verra.

---

Saviez-vous, confrères, que le poème de Fracastor a été traduit en langue anglaise, tout récemment, par un Canadien ? Non ? Apprenez, alors, que le Conseil d'Hygiène Sociale du Canada a fait

paraître à Toronto, en 1928, un livre intitulé « Hieronymus Fracastorius and his poetical works on Syphilis ». L'auteur est *avocat*, mais je me garderai bien de lui chercher noise, comme à Lescarbot. Il me faut cependant le contredire un peu, ne serait-ce que pour affirmer les droits de la Critique. L'Honorable William Renwick Riddell se trompe lorsqu'il écrit: « *There have been many translations of the Poem into modern languages — into Italian very early, into French (prose) in Lucet's edition, 1796, for the first time* ». Non. Plus de 40 ans avant l'édition de Lucet paraissant celle-ci:

#### 24. JÉRÔME FRACASTOR.

« *Syphilis ou le mal vénérien . . . avec la traduction française et des notes par Macquer et Lacombe* ». Paris, 1753.

Et maintenant, attention ! Je vais *démontrer* qu'on a, depuis Cartier et pendant longtemps, considéré le scorbut et la vérole comme deux maladies apparentées, souvent coexistantes; et qu'on est même allé jusqu'à parler d'un scorbut vérolique et d'une vérole scorbutique !

Ceci prouvé, je vous présenterai un ouvrage sur les maladies vénériennes, datant de 1801, où il est beaucoup question d'une grande épidémie de syphilis qui sévit ici, dans la province de Québec, il y a 150 ans. Et je vous signalerai certain passage qui nous ramènera, comme malgré nous, à la Relation de Jacques Cartier . . . En avant, marche !

Dès 1604 le malfaisant Euegalenus (*vide infra*) prétendait que scorbut et syphilis se ressemblent à tel point que, parfois, le pouls seul permet une différenciation. Cent ans plus tard le diagnostic différentiel entre les deux affections faisait l'objet d'une thèse mentionnée par Astruc dans sa riche bibliographie morbivénérienne. Voyez:

#### 25. JEAN ASTRUC (1684-1766).

« *De morbis venereis libri novem* ». Paris, 1740.

Dans le Tome II, l'auteur mentionne une « *Dissertatio medica inauguralis de scorbuti et venerae luis diversis signis et medicinis* ». La thèse fut soutenue le 26 mars 1706 devant un jury présidé par

l'illustre Stahl. Disons, en passant, qu'il ne faut pas confondre son auteur avec Adam-Chrétien Thebesius (1686-1732), dont tous les anatomistes connaissent les « trous », les « valvules » et les « veines ».

---

26. ADRIEN HELVÉTIUS (1661-1727).

« *Traité des maladies les plus fréquentes et des remèdes propres à les guérir* ».

Paris, 1723.

Transcrivons: « Il survient quelque fois dans le Scorbut, des pustules, des douleurs, des ulcères et autres accidents, qui doivent être regardés comme véroliques. Ils ne peuvent être guéris que par les remèdes mercuriaux, qu'on est obligé de faire succéder aux remèdes antiscorbutiques . . . etc. »

---

27. JEAN ASTRUC (1684-1766).

« *Traité des Maladies Vénéériennes* ».

Paris, 1755.

« Les frictions mercurielles ne font aucun effet, ou en font peu, sur le Scorbut et sur les Erouelles qui se trouvent quelquefois joints à la Vérole: car le Mercure n'est pas un remède spécifique pour les Levains (sic) qui causent ces deux maladies. Ainsi elles subsistent après les Frictions, et elles doivent être détruites par des Remèdes qui leur soient propres. Toute ce qu'on y gagne, c'est qu'elles sont devenues plus aisées à guérir, par la guérison de la Vérole, avec laquelle elles étoient compliquées. Ces deux espèces de maladies sont très fâcheuses et presque aussi difficiles à guérir qu'à expliquer . . . Le Scorbut est un mal qu'il est ordinairement impossible de guérir radicalement, du moins avec les Remèdes que la Médecine fournit aujourd'hui ». (Oh! oh!) Gardez-vous bien,

chers confrères, de penser *maintenant* au marin vérolé du Capitaine Cartier. Continuez cette lecture. L'étude des vieux textes vous réserve une surprise.

**28. FRANÇOIS-JOSEPH BROUSSAIS (1772-1838).**

« *Histoire des Phlegmasies . . .* ».

Paris, 1816.

Plusieurs pages sur les prétendues « phtisies scorbutiques ». Citons: « Ainsi la diathèse inflammatoire et la diathèse scorbutique peuvent également avoir l'initiative, et se combiner dans le même individu . . . elles ajoutent nécessairement au danger l'une de l'autre . . ., etc. ». — Il va sans dire que le dogmatique Broussais, pour qui tout était « phlogose » conclut à l'existence d'une phlogose scorbutique. Je l'ai cité pour mémoire seulement. Voici mieux:

**29. F.-X. SCHWEDIAUER, dit SWEDIAUR (1748-1824).**

« *Traité complet sur les symptômes, les effets, la nature et le traitement des maladies syphilitiques* ». (4ème édition).

Paris, 1801.

Le chapitre XIII est consacré à « la nouvelle maladie syphilitique qui a paru depuis peu en Canada ». C'est, vous l'avez deviné, la fameux Mal de la baie St-Paul, qui a fait couler tant d'encre. A la Baie, dit Swediaur, on l'appelait Mal des Eboulements. Dans les environs de Boucherville il portait le nom étrange de Lustacruo A Sorel, celui de Mal de Chicot. Un peu partout: Mauvais Mal, Vilain Mal, Gros Mal. Ajoutons que les Canadiens français ne se gênaient point pour l'appeler mal . . . anglais ou écossais. Non sans raison, peut-être; car il semble bien que le virus fut semé à la baie St-Paul par un pilote écossais. Il est certain que vers le même temps sévissait dans les Highlands de l'Ecosse une forme fruste de la syphilis, que les gens du pays nommaient « The Sibbens ».

Ici, dans la province de Québec, en 1785, il n'y avait pas moins de 5801 cas avoués. D'après le docteur J. Bowman, chargé par le Gouverneur du soin d'enquêter et de traiter, plus de 5% des habitants étaient touchés. Le mercure opéra des cures merveilleuses dès

que le dépistage fut organisé, grâce à la collaboration des chefs civils et religieux. Mais on dut, pendant longtemps, recourir aux remèdes empiriques. « Il n'est aucun remède imaginable que l'ignorance, la superstition ou la nécessité n'aient porté les Canadiens à essayer contre les ravages de ce fléau », dit Swediaur. « Les racines de patience et de bardane, la salsepareille, etc., sont les remèdes qu'on emploie communément avec apparence de succès; on s'est surtout bien trouvé de la décoction des branches et de l'écorce de . . . Hé oui! de l'Annedda.

Comme du temps de Cartier elle fit des miracles, puisque Swediaur ajoute: « Le docteur Bowman a observé que ce remède accélérerait beaucoup la guérison quoiqu'il n'ait point vu qu'il l'ait opérée radicalement sans le secours du mercure ».

Concluons; ou, pour mieux dire, soumettons des conclusions à la critique: l'homme de Cartier était probablement un authentique « vérolé ». N'avait-il pas avoué à son capitaine qu'il souffrait de son mal « depuis cinq ou six ans auparavant », ce qui revenait à dire qu'il se souvenait du bobo initial ou de la roséole qui suivit de près la . . . faute? Quant aux infortunés Canadiens observés par Bowman, ils étaient sûrement syphilitiques sans le savoir. Cette affaire du « Mal de la Baie » est jugée, classée. Les écrits du temps démontrent que la fameuse épidémie n'était guère vénérienne; mais s'il est avéré que ces « Anciens Canadiens » ne pêchèrent pas trop contre la Pureté, il est surabondamment prouvé qu'ils pêchèrent beaucoup contre l'Hygiène. La communauté de biens, quand il s'agit de pipes, de gobelets et autres ustensiles intimes, ne sera jamais recommandée par la Faculté. Or nos arrière-grands-pères la pratiquaient; et, pour comble de malheur, nos arrière-grand'mères avaient emprunté aux sauvagesses une détestable coutume signalée à l'époque par le docteur Blake, dans une lettre au Gouvernement: « They chew the food for their infants and spit it in their mouths ».

Un grand nombre de ces paysans syphilitiques devaient être, par surcroît, des scorbutiques. On était pauvre, chez-nous, au lendemain de la conquête; pauvre et passablement démoralisé. On devait recourir, des mois durant, aux salaisons, aux pois secs et

autres victuailles dévitaminisées. Bref, quelques-uns souffraient d'une double dyscrasie. Nous avons entendu, tout-à-l'heure, Helvétius nous parler d'une vérolate de scorbut, si l'on peut ainsi résumer ses idées fausses. D'autre part, Broussais nous a signalé le . . . scrofulate de scorbut, qui est beaucoup plus admissible. Et mes maîtres, du temps que j'étais étudiant, parlaient, sur un ton mi-badin mi-sérieux, du « scrofulate de vérole ». Pourquoi n'y aurait-il pas un . . . scorbutate de vérole ? Oui, pourquoi pas ?

Cabanès a eu raison d'écrire tout un livre pour démontrer que l'Histoire peut-être éclairée par la Clinique. Mais la Clinique, elle, ne doit pas faire fi des enseignements de l'Histoire.

Le fait de 1536 et le fait de 1785 sont incontestables. Ils nous obligent à nous demander s'il n'y aurait pas lieu d'assurer à nos vérolés, en cours de traitement, une ration plus que généreuse de vitamine C (jus d'orange, de tomate, etc.). Ne l'oublions pas : le mercure, l'arsénobenzol, le bismuth, tous les antisypilitiques « tapent dur » sur le malade et tendent à instaurer en lui un état dyscrasique. Même aujourd'hui la cure constitue un véritable « carême de pénitence et purgatoire d'expiation » pour parler comme le vieux Jacques de Béthencourt (vide supra). Et de nos jours encore beaucoup de gens suivent un régime qui les maintient en « paucivitaminose » si l'on peut s'exprimer ainsi.

#### LE PROBLÈME DE L'ANNEDDA :

Cartier, dans sa relation du second voyage, nous dit que l'annedda était un arbre, voire même un grand arbre. Voilà qui élimine d'emblée toutes les plantes antiscorbutiques prônées par les auteurs du seizième siècle : bécabunga, cochléaria, hydrolapas, etc. Malheureusement pour nous, le « brief récit » ne mérite que trop son nom ; l'auteur n'y a consigné aucune description de l'arbre bienfaisant. Que si nous nous reportons à la relation du troisième voyage (1541), accompli sous le commandement de Roberval, une amère déception nous est réservée. Le narrateur écrit : « Et il y a dans ce pays (les environs du Cap Rouge) un arbre que ceux du pays nomment Hanneda ; il dépasse en vertus tous les arbres du monde ; j'en reparlerai ». Mais, hélas ! l'unique rapport que nous

possédions du troisième voyage est en langue anglaise, et il se termine brusquement au beau milieu d'une phrase . . . « The rest is wanting », écrit l'éditeur Hakluyt (1600). Par ailleurs nous savons déjà qu'il est inutile de demander des éclaircissements à Champlain et à Lescarbot.

Il y avait donc, jadis, un problème de l'Annedda comme il y eut un problème de l'Herba britannica. Et il s'est trouvé un médecin illustre pour s'en préoccuper :

### 30. ANTON DE HAEN (1704-1776).

« *Ratio medendi in nosocomio practico* ».

Paris, 1764.

Tome IV, 8ème partie, Chap. IV, page 150: « Quod mihi primum occurrit, est diarium Jacobi Quartier (sic) qui jussu Regis Christianissimi Francisci I anno 1535 Americam Septentrionalem lustrans, hybernare cogebatur ad ripam fluvii Canadae prope locum nunc dictum S. Crucem; nautarum ingentem stragem hic scorbutus fecit, universalem brevi factururus, nisi incolae ipsis indicassent arborem Anedda (sic), cujus et cortice et foliis plurimi reconvaluere. Doctus scriptor A. Montanus qui nobis hujus diarii copiam fecit in sua America Borealis Historia, nihil attulit lucis ut cognoscamus arborem (hélas!) : nec licuit apud R. P. Hennepin, apud Denis, apud Martinière, aliosque qui regionem illam peragrarunt aliquam ejus descriptionem invenire. Nec in doctissimi ac nobilissimi Consiliarii et Professoris, Nicolai Jacquin, Historia Stirp. America, aliquid habetur, quum ad eam in America latitudinem non pervenerint . . . »

En somme, le célèbre clinicien de Haen voulut savoir ce qu'était la miraculeuse Annedda, et ne trouva aucun éclaircissement dans les ouvrages d'Arnold Montanus, du Père Hennepin, de Nicolas Denys, etc. »

Un seul ouvrage, à cette époque, contenait le renseignement désiré, mais, si je ne me trompe, il n'était pas encore en vente chez les libraires :

31. PIERRE-F.-X. DE CHARLEVOIX (1682-1761).

« *Histoire et description générale de la Nouvelle-France . . .* ».

Paris, 1744.

« Un plus grand malheur . . . ce fut une espèce de Scorbut, dont personne ne fut exempt, et qui auroit peut-être fait périr jusqu'au dernier François, s'ils n'y eussent, quoiqu'un peu tard, trouvé un remède, qui opéra sur le champ. C'étoit une ptisane faite avec la feuille et l'écorce de l'épinette blanche (sic) pilées ensemble ».

Charlevoix ne nous dit pas où il a puisé la certitude, mais nous savons qu'il vint au Canada en 1720, et la tradition de l'Annedda devait, à cette époque encore, être très vivante chez les aborigènes. Il a pu, aussi, trouver dans les riches archives des Jésuites un document qui l'autorisait à affirmer catégoriquement que l'Annedda des Indiens n'était autre chose que l'Épinette des Canadiens.

Depuis Charlevoix presque tous nos historiens ont tenu pour acquis que nous savons de science certaine ce qu'était l'Annedda. Cette attitude doit répugner à l'archiviste Biggar (vide supra), puisqu'il écrit en marge du « Brief Récrit » que l'arbre de Cartier « seems to have been the hemlock ».

Mais le hemlock des anglophones d'Amérique n'est pas l'épinette blanche, ni même la noire, c'est le Tsuga que nous appelons ici la Pruche, Dieu sait pourquoi. (En Europe les mots Pruche et Pérusse ont servi et servent encore à désigner . . . les picéas, nos épinettes !)

Et puis, si par extraordinaire nous retrouvions le manuscrit du troisième « Voyage », en langue française et au complet, nous serions peut-être fort embarrassés d'avoir à dire quelle espèce l'auteur entendait désigner quand il s'est servi de telle ou telle expression.

En effet, comme le fait remarquer notre éminent botaniste le frère Marie-Victorin, dans son étude sur les Abiétacées du Québec, Jacques Cartier parle de la Pruche sous le nom d'If et il emploie le mot Pruche pour désigner l'Épinette blanche ou le Mélèze !

Enfin, nous aurons vite fait de découvrir que les mots pins, sapins, et autres de la même famille, étaient jadis des mots omnibus capables de transporter tout un monde d'espèces ! N'importe, continuons nos recherches à travers les vieux textes.

Il faut éliminer d'emblée l'affirmation suivante que l'on trouve dans l'Histoire de la Médecine de Kurt Sprengel: « Les habitants apprirent aux Français l'utilité du pin de Canada dans cette affection ». Sprengel ne connaissait pas notre histoire, ni même celle de Cartier puisqu'il situe à Hochelaga la désastreuse épidémie de scorbut de 1535-36. Voyons plutôt nos archives; voici, disposés dans l'ordre chronologique, quelques renseignements intéressants:

1671 — La Relation des Jésuites pour cette année-là rapporte qu'il y eut disette chez les Sauvages: « Tous ces pauvres gens estoient dans la famine depuis quelque temps, et je les trouvay réduits à manger du sapin. Je n'aurais jamais cru que l'écorce intérieure de cet arbre put servir de nourriture » . . . Tout nous autorise à dire que les aborigènes s'en servaient plutôt comme préventif du scorbut. Le missionnaire n'a pas compris, mais les naturels savaient ce qu'ils faisaient.

1709 — Le Père Camille de Rochemonteix a fait paraître en 1904 une relation par lettres de l'Amérique septentrionale pour les années 1709-1710. Un permis d'imprimer avait été délivré dès 1725, mais les lettres ne parurent pas à l'époque. Dans la cinquième je relève cette affirmation très catégorique: « La tisane faite de branche d'épinette blanche (sic) est un remède spécifique contre le scorbut ». Il y a d'excellentes raisons de croire que ces lettres furent rédigées par le Jésuite Antoine Silvy, qui séjournait au Canada en 1709. Et Rochemonteix ne se gêne pas pour affirmer que l'historien Charlevoix y a puisé très largement, sans jamais mentionner les sources de son érudition.

1760 — En avril de cette année, un ordre du jour de l'armée anglaise devant Québec fait l'éloge du Tsuga: « The visible effects of the spruce, or hemlock spruce which has been given for some time to the scorbutic men in the hospitals, put it beyond doubt that it must also be the best (sic) preservative against scurvy . . . »

Les officiers devront donc faire boire aux hommes de copieuses rasades d'une boisson préparée en faisant infuser les sommités. Notez que le texte original parle de « spruce or hemlock spruce »; faut-il traduire: de l'épinette ou de la pruche ?

1812 — Cette année-là les colons de l'infortuné lord Selkirk, à la rivière Rouge, furent affligés par le scorbut. Une lettre de Miles Macdonell, datée de Camp Nelson, renferme ce qui suit: « Tous mes hommes atteints du scorbut reviennent à la santé, excepté un . . . J'attribue à l'usage copieux de l'épinette l'arrêt des progrès de la maladie et le changement favorable chez ceux qui en ont été affligés. Autre éloge de l'épinette dans une lettre du 29 mai.

Les quelques citations qui précèdent démontrent que l'emploi comme antiscorbutique de l'épinette ou de la pruche remonte assez loin et que les blancs ont été renseignés par les naturels. Elles simplifient le « problème de l'Annedda » sans le résoudre. C'est peut-être la philologie comparée qui nous fournira le mot de l'énigme? Voyons:

**ANNEDDA et ONEHDA.** On sait que tous les dialectes parlés par nos Peaux-Rouges de l'Est (les Esquimaux font bande à part) se rattachaient à l'une ou l'autre des deux langues mères, l'algonquine et l'iroquoise. Ces deux langues différant beaucoup, un expert n'a pas trop de mal à découvrir l'origine probable de tel ou tel mot. Or Cartier a joint à ses relations un répertoire d'environ 200 mots cueillis sur les lèvres des sauvages de Stadacona et d'Hochelaga. Comme bien on pense les linguistes ont étudié très attentivement cet embryon de glossaire, et ils sont venus à la conclusion que c'est là du huron, ou de l'iroquois, ou encore un mélange des deux, mais sûrement pas de l'algonquin. Tournons donc le dos aux Algonquins, aux Montagnais, aux Nascapis, aux Micmacs, et questionnons les Hurons ou, mieux, les braves des Cinq Nations iroquoises.

D'après Morgan, chez les Senecas d'aujourd'hui, les Tsonnon-touans de nos manuels d'histoire, le « Hemlock spruce » (*Tsuga canadensis*) s'appelle O-neh-da. Mais, d'après Biggar, le mot Ohnehda désigne le pin blanc chez les Mohawks d'aujourd'hui, les

anciens Agniers ennemis des Français. D'autre part, dans une lettre que le savant Américain John M. Clarke m'adressait en 1924, les Mohawks n'appelleraient pas le Tsuga « ohneda » mais O'në'ta. C'est l'archéologue Parker de l'état de New York qui se porte garant de cette prononciation, où le « t » se substitue au « d ».

S'il fallait en juger par ce qui précède, l'Annedda de Cartier serait le Tsuga ou le Pin blanc. Mais attendez . . . d'après Waugh le mot « ohnehda » chez les Mohawks désigne un arbre ou arbuste toujours vert (evergreen). Le cas échéant, notre épinette reprendrait ses droits.

Irrésistiblement on est amené à penser que les Hurons-Iroquois du temps de Cartier dénommaient Anneda tout arbre et même tout arbuste « sempervirens », parce que l'expérience leur avait enseigné que ces arbres et arbustes gardaient, même en fin d'hiver, la précieuse propriété de prévenir et guérir le scorbut. Pour nous affermir dans cette opinion il y a la version Ramusio du premier voyage où se trouve, dans le glossaire intitulé « Linguaggio della terra nuovamente scoperta, chimata la nuova Francia », l'entrée suivante: « Arbore verde = haveda ». Ici, comme le fait remarquer Biggar, il y a eu erreur du copiste et le « v » devrait être un « n ».

Ainsi donc les philologues n'ont pu nous apporter la solution définitive du problème de l'Annedda. Pour en avoir trop dit et pas assez, ils ont augmenté notre perplexité. Si Annedda égale Ohnehda ou Oneta et si l'Annedda du second voyage a pu se muer en Hanneda dans le troisième (1541-42), n'y aurait-il pas quelque parenté secrète entre Hanneda et Honnesta ? Le cas échéant, le problème se poserait tout autrement. Considérons.

Et d'abord, il ne faut pas s'imaginer que les transcriptions du glossaire de Cartier sont d'une exactitude phonographique. Pourquoi le seraient-elles, quand tout le long de ses deux relations Cartier et ses copistes affichent une orthographe très capricieuse, et ne se soucient même pas d'avoir une orthographe « phonétique », comme on dit aujourd'hui. Passe encore pour poix et poys, molues et mollues, suroist et surouaist. Mais pourquoi sollail et souleil.

cap et capt ? pourquoi couste et coste dans la même phrase ? pourquoi agohanna et agouhanna sur la même page ? pourquoi hours et ours dans la même relation ? Apparemment la lettre « h » ne pesait guère au bout de la plume de Cartier.

N'allons pas, toutefois, le taxer de trop d'ignorance et de laisser-aller. De son temps, ne l'oublions pas, la langue française se cherchait encore. Quand Cartier nous parle d'une côte fort « dongereuse » il n'est pas distrait. Au 16<sup>ème</sup> siècle on écrivait encore dongier ou dangier en attendant d'écrire danger. Mais Cartier, qui écrivait dongereulx prononçait dangereux, très probablement. Et si Cartier écrivait teste, honneste, il prononçait: tête, honnête; n'en doutez pas. Déjà, avant de tomber par centaines, comme des quilles, les « s » précédant les consonnes avaient commencé d'altérer les voyelles qui les précédaient. Quand elles étaient toniques elles changeaient de timbre et devenaient longues.

Ceci posé, examinons dans la relation du premier voyage (1534) un paragraphe qui mérite tout particulièrement notre attention:

Cartier est parvenu au fond de la baie de Gaspé. Il s'apprête à élever la croix qui marquera la prise de possession de notre pays par la France. Il est entouré de sauvages qui veulent traiter avec lui et l'ont tellement importuné qu'il a dû faire tirer « deux passevolans parsurs eux ». Tout ce qu'ils estiment le plus ils l'apportent aux Français pour recevoir en échange des brimborions auxquels ils attachent grand prix. Et voilà pourquoi, sans avoir beaucoup enquêté, Cartier peut écrire: « Pareillement ont des prunes qu'ilz seichent (sic) comme nous faisons, pour l'yver (sic) qu'i nomment honnesta (allez-y! prononcez onnêta), des figes, noix, poires, pommes et aultres fruitcz; et des febvres, qu'i nomment sahe, les noix caheya, les figes, honnesta (encore!), les pommes . . . Dans tous les manuscrits connus des Voyages de Cartier et dans toutes les éditions imprimées, le mot indien pour « pommes » manque. Qui sait si ce n'était pas . . . *honnesta* ? Cartier, constatant qu'il avait déjà donné ce nom aux prunes sèches et aux figes, (qui n'en était probablement point mais qui étaient, plutôt, quelque fruit desséché, aplati) Cartier n'aura pas voulu se répéter.

Soit; ne lui mettons rien en bouche; mais sachez que les Hurons, 90 ans après la visite du découvreur, donnaient aux « semences de citrouille » un nom qui doit commencer à vous agacer: « *Onesta* ». C'est frère Sagard qui nous le dit dans son « Grand voyage au pays des Hurons ».

Qui sait aussi si les mots *onesta* et *honnesta* (qu'il faut prononcer: onêta), au lieu de désigner telle espèce végétale en particulier, ne désignaient pas avant tout une qualité que les indigènes estimaient très précieuse, la qualité antiscorbutique ?

Car ils savaient que les fruits acides desséchés sont propres à prévenir l'état de carence qu'est le scorbut. Ils en faisaient d'amples provisions pour l'hiver, non pas tant pour s'en nourrir, comme on a pu croire, que pour prévenir l'épidémie. Lisez ceci:

Dans une relation des Jésuites (1637), le missionnaire Lejeune fait dire aux sauvages: « Il faut que tu vives dorénavant comme nous, et que nous te découvrons nostre mangé, qui n'est autre chose que du bouillon clair avec des fraises ». Il reprend: « Il y avait bien de l'apparence (i.e.: peu de probabilité) de trouver des fraises au mois de janvier; mais nos Sauvages en gardent de seiches. Ce fut à qui en mangeroit, afin de n'estre point malade ».

Les bluets aussi passaient pour avoir certaines vertus: « En beaucoup d'endroits, contrées, isles et pays, le long des rivières et dans les bois il y a si grande quantité de Bluës . . . que les Sauvages en font seicherie pour l'hyver . . . et cela leur sert de confiture pour les malades . . . etc. » (Sagard, 1632).

Cette coutume s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Indiens du Labrador. Le docteur Sir William Grenfell nous dit qu'ils font chauffer des bleuets dans une marmite, puis les font sécher. Le magma qu'ils obtiennent se nomme « comme du foie » à cause de son apparence.

Et ne doutez pas que les Indiens ne connussent les propriétés antiscorbutiques des framboises, qui abondaient partout. Comme dit de Haen déjà cité, dans son chapitre sur le scorbut: « *Denís, quo*

*tempore in Canada habitabat rubum ubique invenit tam copiosum ac fertilem, ut qui suis de pratis eradicare vellent, non possent ».*

Annedda, hanneda, honnesta, onesta, onehda, onehta . . . Ces mots, paronymes quand on les prononce, seraient-ils synonymes, thérapeutiquement parlant ?

Une dernière surprise attend celui qui se piquerait de fournir une solution linguistique du problème que j'ai posé. Trois manuscrits anciens nous restent de la relation du second voyage; or dans celui que Biggar étiquette « C », l'arbre qui guérit l'équipage de Cartier est appelé *Annedda*, alors que, dans le recueil de mots indiens qui sert de supplément, l'herbe commune (ou une herbe commune) est appelée . . . *Hanneda*.

#### L'ÉPINETTE.

En 1567, Jean Wier (notre numéro 12) se refusait à admettre que le cochléaria et quelques autres plantes fussent remèdes spécifiques contre le scorbut. D'après lui, beaucoup d'autres végétaux possédaient la même vertu à des degrés divers. En 1709, d'autre part, nous avons entendu le P. Silvy affirmer que l'épinette blanche était le remède spécifique du scorbut. Il avait un peu raison, si l'on considère que les aborigènes et les premiers colons du Canada n'avaient guère d'autre recours en un moment très critique: la fin des hivers très rigoureux qu'il leur fallait traverser. Tout indique que, réduits à choisir parmi les conifères, ils avaient opté pour l'épinette. Optons, nous. Tenons pour acquis que le « grand arbre » de Cartier était notre épinette blanche, qui atteint assez souvent une hauteur de 70 pieds.

#### 32. F.-X. DE CHARLEVOIX.

*« Description des plantes principales de l'Amérique septentrionale ».*

Paris, 1744.

Ce traité prend 175 pages dans le quatrième volume de l'Histoire de la Nouvelle-France. Bon nombre des 116 planches qui l'illustrent ont été prises, sans en rien dire, dans « *Historia cana-*

*densium plantarum* » de Jacques Cornuti. Mais celle-ci, qui montre l'épinette ou sapinette du Canada, doit être originale. Sauf erreur c'est la première image de l'Annedda figurant dans un ouvrage canadien. Chose curieuse, bien que Charlevoix ait parlé de l'épinette à propos du scorbut de Cartier, il ne fait pas la moindre allusion à ses propriétés médicinales dans le texte accompagnant la planche. Il se borne à dire: « C'est la plus grande des quatre espèces de Sapin, qu'on trouve en Canada. Ce qu'elle a de particulier dans sa figure, c'est que ses fruits sont plus petits que ceux de toutes les autres ».

### 33. LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

« *Codex medicamentarius seu pharmacopoea parisiensis* ».

Paris, 1748.

Le premier mot dans l'index des simples, c'est « *Abies* ». On reconnaît trois espèces. *Abies canadensis* désignant l'Épinette ou Sapinette du Canada. C'est d'elle, au dire des messieurs de la Faculté, qu'on extrayait le Baume du Canada . . . En réalité notre baume se tire, non de l'épinette, mais d'un sapin que nous appelons le sapin baumier, *abies balsamea*. — J'expose une autre édition du Codex, publiée en 1758. Le texte est le même.

### 34. NICOLAS LEMERY (1645-1715).

*Dictionnaire universel des drogues simples.*

Paris, 1759.

« *Abies*, en français Sapin, est un grand arbre toujours verd qui croit fort haut, droit en pyramide; il y en a de plusieurs espèces. Je décrirai ici trois des principales ». Il énumère:

Le Sapin vrai

La Pesse

L'Épinette ou Spinette (sic) de Canada.

Ici encore l'épinette est censée fournir le baume de Canada. La Pesse de France est déclarée « bonne contre le Scorbut ».

---

### D'OÙ VIENT LE MOT ÉPINETTE ?

C'est un pur canadianisme, semble-t-il. Il faut regretter que le « Glossaire du parler français au Canada », riche par ailleurs, n'ait pas cru devoir mentionner ce joli mot. Il est vrai que le glossaire mentionne « *épinetière: peuplement d'épinettes* », mais on voit par cela même qu'il tient pour acquis qu'épinette est d'importation française.

Non. Le mot figure pour la première fois dans « l'Histoire véritable et naturelle des moeurs ou productions du pays de la Nouvelle-France » de notre cher Pierre Boucher (1664). — Dieu sait qui l'a inventé, quand et pourquoi.

#### 35. FRÈRE MARIE-VICTORIN.

« *Notes pour servir à l'histoire de nos connaissances sur les Abiétacées du Québec* ».

Montréal, 1926.

Citons: « *Picéa* est un nom classique latin signifiant probablement "l'arbre qui fournit la poix". Ce mot a donné naissance à l'ancien français *pèce*, *pesse*, puis à *épicea*. C'est sous ce dernier nom que l'on désigne généralement ces arbres en France. Les *Picéa* du Canada furent d'abord nommés en France "Sapinettes". Le mot "Epinette", qui désigne universellement ces arbres au Canada, paraît avoir originé en ce pays. Il est déjà dans l'ouvrage de Pierre Boucher (1664). On n'a jamais tenté d'expliquer cet admirable canadianisme. Epinette est un vieux mot français qui apparaît au XIV<sup>ème</sup> siècle:

Pour l'amour de ses compaignetes  
Qui estoient sur les espinetes.

(Guillaume de Machault).

Il signifie: petite épine. Quiconque a essayé de marcher dans la grande forêt d'Épinettes n'aura pas de difficulté à admettre cette signification. Dans les formations pures, ces arbres poussent drus, serrés les uns contre les autres, et le manque de lumière amène la mortification progressive des branches inférieures qui affectent alors la forme conique et deviennent à la fin très acérées ».

36. **PIETRO ANDREA MATTIOLI**, dit **MATTHIOLE** (1501-1577).

*Commentaires de M. Pierre André Matthiole . . . sur les six livres de Péd. Dioscorides ».*

Lyon, 1566.

Traduction Jean des Moulins. L'année même que le frère Marie-Victorin offrait son explication de « l'admirable canadianisme » aux membres de la Société Royale du Canada, j'en avais risqué une autre — oh ! très timidement, et en trois mots — devant les membres du neuvième congrès de l'A. M. L. F., à Montréal (1926). Je la reprends aujourd'hui, moins timidement, peut-être, mais en toute humilité, car elle paraît un peu tirée par les cheveux, à côté de celle de mon distingué collègue de l'Université. Allons-y, quand même.

Le livre de Matthiole est ouvert à la page où figurent deux conifères: le pin et la pesse ou « pignet ». (Marie-Victorin semble ignorer ce vieux mot).

Tout le monde sait que le « t » final a la vie dure, chez nous. En France, monsieur Pinet c'est monsieur Piné ou Pinè. Chez nous, même dans les villes on dit encore: Pinette. Et, saint Rabelais vous bénisse, un pet se prononce: pette. Si pignet traversa les mers dans la bouche de quelques paysans normands ou picards, croyez bien qu'il se prononçait: pignette. Et d'une.

Puis, par un mécanisme tout aussi simple (et mystérieux) que celui qui fit que picea se mua en épicea, « pignette » devint . . . épi-gnette. Et de deux.

Enfin, épignette devint épinette parce que, pour les raisons que Marie-Victorin a données, épinette parut plus approprié. Et de trois. *Si non e vero . . .*

### LA BIÈRE D'ÉPINETTE.

Le breuvage préparé sur les indications des sauvagesses de Stadaconé dut faire faire la grimace aux hommes de Cartier . . . Le Jésuite que j'ai déjà cité, et qui, dans la relation de 1671 parlait des naturels réduits à manger du sapin, ajoutait: « Les Sauvages me disent qu'ils la trouvaient bonne (l'écorce intérieure); je ne sçay si c'est en tout temps, mais je sçay bien que la faim m'ayant obligé à chercher dequoy m'empescher de mourir, je ne pus avaler de sapin ». Soit dit en passant, cette lettre est adressée au provincial de France, le Père . . . Pinette. On ne tarda pas à faire avec le sapin une bière, beaucoup plus agréable au goût que la simple décoction. (Sapin, ne l'oubliez pas, désignait jadis toutes les épinettes vraies ou fausses, en plus du véritable sapin). La plus ancienne recette que j'aie pu découvrir est celle de Diéreville:

#### 37. N. DE DIÉREVILLE.

*« Relation du voyage de Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle-France ».*

**Rouen, 1708.**

L'auteur visita notre pays en 1699-1700. Sa bière date donc de cette époque. Vous m'en voudriez de vous avoir caché les beaux vers qui précèdent la formule:

Ou trouve-t-on des bien si doux ?  
Ce pays pourroit être un pays de Cocagne  
S'il avoit seulement un Côteau de Champagne,  
Il serait le meilleur de tous.

(!)

« Mais », dit notre poète, « on n'y fait que de la Bière avec des Sommitez de Sapin, dont on fait une forte décoction qu'on entonne dans une Barique où il y a du Levain et de la Mélasse, qui

est une espèce de Syrop de Sucre de couleur de Raisine. Tout cela fermenté ensemble pendant deux ou trois jours. Quand la fermentation est passée les matières se rassoient, et l'on boit la Liqueur claire, qui n'est pas mauvaise . . . »

---

38. DOMINIQUE LARREY (1766-1842).

« *Memoirs of military surgery and campaigns of the French Armies . . .* ».

Baltimore, 1814.

C'est la première édition américaine, traduite de la seconde édition française. Saviez-vous que l'illustre chirurgien-chef de la Grande Armée était venu au Canada ? A Terre-Neuve, du moins. Apprenez qu'à l'âge de 22 ans il fut nommé chirurgien-major sur la « Vigilante », à destination d'Amérique. Les pages qui racontent cette première aventure d'une vie qui devait être si mouvementée, sont très intéressantes. Il quitta Brest le 3 mai 1783, et ne tarda pas à connaître les affres du mal de mer. Il en souffrit beaucoup et en parle longuement. Enfin le voilà débarqué dans la grande île.

Un jour, comme il chassait en compagnie d'un camarade officier, il vit deux esquimaux qui accouraient vers lui. Il en éprouva quelque crainte, se souvenant qu'on les disait anthropophages, mais son compagnon le rassura !

Larrey décrit assez longuement l'aspect et l'accoutrement des naturels, ainsi que leurs coutumes. Et il nous apprend qu'ils faisaient usage d'une boisson fermentée (sic) à base de sommités de sapin.

L'équipage de la Vigilante souffrit de scorbut (Lui, toujours!) Mais une saute providentielle de la température, l'usage de bouillons faits avec des têtes de morues et des herbes potagères que les marins eux-mêmes avaient semées, du pain frais, les exercices de la chasse et de la pêche, tout cela eut tôt fait d'enrayer les progrès du mal.

Tant mieux pour tous ces braves, mais tant pis pour le mélodrame que je suis en train d'écrire. Vous voyez d'ici les Français

de 1788 manquant d'aliments frais, ne sachant à quel saint se vouer, décimés par le scorbut, désespérés, puis sauvés par la bière d'Annedda offerte par les Esquimaux ? C'est dommage . . .

Le jeune major Larrey, avec une fierté bien légitime, nous apprend qu'il ne perdit pas un des hommes confiés à sa charge, au cours des six mois que dura le voyage. La « Vigilante » fit escale à St-Pierre et rentra en France, après avoir essuyé, dans le Golfe, une tempête épouvantable. Quatre ans plus tard, le major Larrey était célèbre; tout un peuple saluait en lui un grand bienfaiteur de la Patrie. Il avait créé les « ambulances volantes ».

**39. PIERRE KALM (1716-1779).**

« *Kalm's travels in North America* ».

**Londres, 1812.**

Traduction anglaise de l'original suédois par Reinhold Forster. Le naturaliste Kalm, après un voyage d'étude en Nouvelle-Angleterre, nous arriva par voie du lac Champlain au mois de juillet 1749. Il séjourna 40 jours parmi nous, partageant son temps entre la cueillette de spécimens d'histoire naturelle, l'observation de la nature canadienne, et celle de nos coutumes. Le 29 septembre il faisait l'entrée suivante dans son journal: « Le vin est presque la seule liqueur que les personnes au-dessus du commun aient l'habitude de boire. On fait, pour l'été, une espèce de bière d'épinette avec la tête (?) de l'épinette blanche; mais l'usage de cette boisson n'est pas généralisé; les gens de qualité en boivent rarement ». — Une traduction française de Kalm, publiée en 1880 par les soins de la Société historique de Montréal, s'exprime un peu différemment: « chez les gens de qualité il est rare qu'on en offre ».

**40. JAMES LIND (1716-1794).**

« *Traité du Scorbut, divisé en trois parties* ».

**Paris, 1756.**

L'original anglais parut en 1753. A propos de Cartier l'auteur écrit: « la description (sic) qu'il donne de cet arbre me porte à croire que ce n'est autre chose que le grand sapin de l'Amérique,

car quoique les pins et les sapins dont il y a beaucoup de variétés, différent les uns des autres par leur grosseur et leur forme extérieure, la longueur et la disposition de leurs feuilles, la dureté de leur bois, etc.; ils paroissent avoir les mêmes vertus et sont très efficaces dans le Scorbut ». — (Point n'est besoin de dire que Cartier n'a pas « décrit » l'annedda.)

Lind donne, d'après Duhamel de Monceau, la recette de nos pères pour la fameuse bière d'épinette. Elle a sa place dans mon étude, qui vise à épuiser le sujet, dans la mesure du possible.

### Recette pour faire la bière d'épinette (avant 1750).

« On fait en Canada cette liqueur avec une espèce de sapin qu'on nomme épinette blanche; . . . on la pourrait faire aussi avec notre épicias. Pour faire une barrique d'épinette, il faut avoir une chaudière qui tienne au moins un quart de plus.

On l'emplit d'eau; et dès que cette eau commence à être chaude, on y jette un fagot de branches d'épinette rompues par morceaux. Ce fagot doit avoir environ vingt-un pouces de circonférence auprès du lien.

On entretient l'eau bouillante jusqu'à ce que la peau de l'épinette se détache facilement de toute la longueur des branches. Pendant cette cuisson on fait rôtir à plusieurs reprises dans une grande poêle de fer, un boisseau d'avoine. On fait encore griller une quinzaine de gallettes de biscuit de mer, ou à leur défaut, douze à quatorze livres de pain coupé par tranches. Quand toutes ces matières sont bien roties, on les jette dans la chaudière, et elles y restent jusqu'à ce que l'épinette soit bien cuite.

Alors on retire de la chaudière toutes les branches d'épinette; et l'on éteint le feu, l'avoine et le pain se précipitent au fond. Les feuilles d'épinette surnagent et on les emporte avec une écumoire. Enfin on délaye dans cette liqueur six pintes de melasse ou gros syrop de sucre, ou à son défaut douze à quinze livres de sucre brut.

On entonne sur le champ cette liqueur dans une barrique fraîchement vuide de vin rouge, et lorsqu'on veut qu'elle soit plus colorée, on y laisse la lie avec cinq ou six pintes de vin.

Quand la liqueur n'est plus tiède, on delaye dedans une chopine de levûre de bière, que l'on brasse fortement pour l'incorporer avec la liqueur. Ensuite on achève d'emplir la barrique jusqu'au bondon qu'on laisse ouvert.

La liqueur fermente et jette dehors beaucoup de saletés. On tient toujours la barrique pleine, en ajoutant de la même liqueur qu'on conserve à part dans quelque vaisseau de bois.

Si l'on ferme le bondon au bout de vingt-quatre heures, ou si au bout de quelques jours (on) en tire l'épinette en bouteille, elle reste piquante comme le cidre; mais si on la veut boire plus douce, il ne la faut bondonner que quand elle a entièrement passé sa fermentation, et avoir soin de remplir la barrique deux fois par jour.

Cette liqueur est rafraîchissante et quand on y est habitué, on la boit avec plaisir, surtout l'été. »

### LE SCORBUT AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

Sur le seuil du dix-septième nous avons rencontré Reusner auquel notre Lescarbot emprunta de quoi faire un beau chapitre. (*Vide supra*). Reusner est proluxe et diffus, sa thérapeutique est tâtilonne; mais on ne saurait lui reprocher d'avoir méconnu les vérités fondamentales que les pionniers du 16ème siècle lui avaient léguées. Tout autre est le personnage funambulesque qui se présente maintenant:

#### 41. SEVERIN EUGALEN, dit EUGALENUS.

« *De scorbuto liber, cum observationibus quibusdam brevique et succincta, cujusque curationis indicatione* ».

1604. Réédité à Venise, 1766.

Ce farceur naquit à Doccum, en Frisie (Hollande). Il exerça à Hambourg et à Emden. On ne saurait dire assez de mal de son livre, puisqu'on ne connaîtra jamais tout le mal que son livre a pu faire. Pour Eugalenus, tout était scorbut. On pourrait même ajouter, en paraphrasant un mot célèbre: excepté le Scorbut lui-même. Dans mon édition, 150 pages sont affectées à la description de 40 symptômes. En plus de ce fatras nosographique il y a 72 « cas » soi-disant scorbutiques. Il serait intéressant de refaire le diagnostic de certains d'entre eux. *Punctiones plantae pedium, ulcus et gangraena digitorum pedis* » font plutôt penser au diabète, n'est-ce pas. Croiriez-vous que ce bonhomme prétend avoir traité et guéri des centaines de cas sans avoir, ou presque, rencontré de la gingivite? Il attache peu de prix à ce signe que Reusner, quatre ans auparavant, déclarait d'importance primordiale. « *Non raro prius occidet scorbutus, quam tumore gingivarum* », écrit Eugalenus.

Hélas ! cet homme fut loué par Boerhaave et Hoffmann, qui n'étaient pourtant pas les premiers venus. Il fit école pendant cent cinquante ans. « Mentez, mentez, il en restera toujours quelque chose ! » a dit Voltaire. Eugalenus est dévot et menteur. Il a toujours le nom de Dieu dans la bouche, (*Dei beneficio sanavi . . . quo nomine Deo maximo laus et gloria*). Page 245, il rend grâces au Ciel de l'avoir choisi pour révéler certains faits aux hommes, et il ajoute: « *Cui pro hoc ejus beneficio, atque omnibus erga nos meritis fit laus et gloria in saecula saeculorum. Amen* ».

Oui, amen; et flûte! et zut! A ce tartufe hollando-boche préférons notre Ambroise Paré. Son « je le pansay et Dieu le guarist » ne sonne pas faux.

---

#### 42. DANIEL SENNERT (1572-1637).

« *De scorbuto . . . cui accesserunt Ronsseus, Ectius, Wierus, Alberti, Martinus* ».

Francfort, 1654.

Le livre de Sennert est ici mis hors-série parce qu'il a déjà été exhibé pour le bénéfice d'Echt, Ronss et Wier. — L'érudition de Sennert était immense. Il est mort de la peste, en pleine tâche. Il était très considéré de ses contemporains, qui se découvraient souvent à la seule mention de son nom. Il fut accusé, faussement, d'hérésie et de blasphème, et faillit y laisser sa peau. Ce sont là titres à notre respect, mais son « *Traité du Scorbut* » n'est que rabâchages, et ce qu'il y a mis du sien n'a pu qu'embrouiller la question. Passons.

#### 43. FREDERICK DEKKERS.

« *Exercitationes Practicae circa Medendi Methodum* ».

Leyde, 1694.

A en juger par le curieux frontispice de cet ouvrage, Dekkers s'intéressait beaucoup aux effusions des séreuses. On voit Esculape touchant avec le caducée des cas d'ascite, d'hygroma, d'hydrocèle,

etc. Dekkers, qui s'était fait le vulgarisateur du médecin Barbette, a exposé les idées de ce dernier dans un livre publié en 1669; il y est beaucoup question du scorbut, mais le volume que j'expose ne contient que quatre pages d'ordonnances contre ce mal. Les mixtures prescrites contiennent du cochléaria et autres plantes riches en vitamine C, mais en dernière analyse celle-ci est réduite à la portion congrue par la quantité des adjuvants pauvres qui l'accompagnent.

---

44. FRANÇOIS DE LA BOË dit SYLVIUS (1614-1672).

« *Opera medica . . . etc.* ».

Amsterdam, 1679.

Ce Sylvius, qu'il ne faut pas confondre avec le célèbre anatomiste Jacques Dubois, dit Sylvius lui aussi, a donné son nom à la scissure sylvienne du cerveau. Il fut un des premiers champions d'Harvey, un des premiers à réaffirmer la primauté de l'enseignement au lit du malade sur l'enseignement purement livresque. Ce fut un chimiste au sens honnête du mot, et il faut le considérer comme un précurseur de nos idées sur l'acidose et sur l'équilibre acide-base. A part un beau portrait de lui, je vous montre un passage qui porte en marge: « *Scorbuti curatio optima per Salia Volatilia* ».

L'exemplaire que j'exhibe a appartenu à Guéneau de Mussy, et porte son ex-libris avec la devise: « *Regnum Dei et justitia* ». — Oui, et plus vite que ça ! Le monde entier souffre d'avitaminose spirituelle, en ce moment.

45. M. BERTRAND.

« *Réflexions nouvelles sur l'acide et sur l'alcali . . .* ».

Lyon, 1683.

Le chapitre V s'intitule: « Que le chaud, le froid, le sec et l'humide ne doivent pas être regardés comme les causes des différentes dispositions du sang ». On devine les développements: par

contre l'auteur attache une grande importance aux qualités « âcres et douces, acides et autres » des aliments et médicaments. L'on n'est pas étonné de l'entendre dire un peu plus loin: « Pour le scorbut, comme il est suivi d'un grand nombre de symptômes, semblables à peu près à ceux que l'on observe dans les affections hypocondriaques, on a raison de penser qu'il part du même principe: mais pour être persuadé que cela est ainsi, que l'exaltation de l'Acide est ce qui le cause véritablement, on n'a qu'à considérer que l'accident le plus ordinaire de cette maladie, comme celui qui nous la fait le plus sûrement connaître est manifestement une suite de cet acide exalté. On remarque presque toujours que les scorbutiques ont les gencives pourries, ce qui fait que le sang coule de ces endroits et que les dents sont ébranlées. Or la cause la plus ordinaire et peut-être la seule de la pourriture qui arrive aux corps animés est la force d'action de l'Acide. Aussi on doit croire que c'est luy qui pourrit les gencives des scorbutiques et qui ronge les vaisseaux d'ou le sang s'écoule ».

Et voilà pourquoi votre fille est scorbutique !

Si j'avais voulu tronquer ce texte, j'aurais pu présenter Monsieur Bertrand comme un inspirateur de Sir Almroth Wright, à qui nous devons la théorie « acidotique » du scorbut. Entre les deux il n'y a aucune affinité d'esprit certes, mais ils ont quelque chose en commun; Bertrand raisonne à faux sans avoir rien expérimenté, alors que l'illustre Wright raisonna sur des faits mal observés. (Au siège de Ladysmuth).

---

46. GIDEON HARVEY (1640-1700).

« *The Family-Physician and the House-Apothecary . . .* »  
(second edition).

Londres, 1678.

Il ne faut pas confondre celui-ci avec l'immortel William, qui démontra la circulation du sang. Je devrais exposer ici « *The disease of London, or a new discovery of the Scurvy* » (1675). A défaut, j'offre ce formulaire, dans lequel le caustique Gideon

dénonce les pharmaciens, et les accuse d'exploiter le public. On y relève la formule d'un gargarisme antiscorbutique, qui contient des herbages et du sel « armoniac ».

Ici se pose une question qui nous fait repenser à Cartier. Y a-t-il intérêt à mettre des antiscorbutiques dans un remède topique? Peut-être pas. Le gargarisme préconisé par Harvey devait agir bien plus par son chlorure d'ammonium que par ses principes végétaux. Qui ne sait qu'une simple solution de chlorure de sodium est très utile dans les stomatites? Et pourtant... les sauvages de Québec avaient recommandé de « boire de la dite eau de deux jours l'un et de mettre le marc sur les jambres enflées et malades ». Le marc, pour tant qu'il fut utile, dut agir surtout à cause des principes balsamiques qu'il contenait. (?) — Passons.

---

#### 47. ABRAHAM MUNTING (1626-1683).

« *De vera antiquorum Herba Britannica ejusdem efficacio contra Stomacacem seu Scelotyrben . . . , etc.* ».

Amsterdam, 1681.

Au dire de Pline, l'armée de César Germanicus fut guérie du sorbut par la vertu d'une herbe appelée britannique. Cette désignation fait sursauter le naturaliste romain. Il risque une explication qui paraît assez plausible, au premier abord. « Je ne sais d'où ce nom de Britannica est venu », dit-il; « peut-être ceux qui occupent les côtes de Frize l'ont-ils appelée ainsi parce que l'Angleterre n'est séparée de leur pays que par un petit bras de mer? »

Munting, que voici, n'est pas satisfait de cette explication. Il bavarde tout le long de 200 pages pour en fin de compte nous révéler que la fameuse herbe est une espèce de lapathum. (la « grande patience aquatique ».)

Ses dissertations linguistiques sont cent fois plus ahurissantes que celles qui vous ont été servies à propos d'annedda et d'onêta. Il étudie « *vritan dica* », « *ritandica* », *rit*, *ruit*, *briten*, *brit*, *prytanus*, *britangel*, et que sais-je encore.

Et puis enfin, fou de joie, il nous révèle le grand secret. Le voici :

Britannica vient de trois mots frisons: *brit*, qui signifie consolider; *tan*, qui désigne une dent; *ica* ou *hica* qui marque la sortie d'une chose. L'herbe britannique empêche les dents de tomber; or c'est ce qu'on attend de tout antiscorbutique digne du nom.

A ce Munting préférons notre Banting et, même, nos Peaux-Rouges de 1535.

48. THOMAS SYDENHAM (1624-1689).

« *Praxis medica experimentalis sive opuscula universa* ».

Leipzig, 1695.

Celui que l'on a appelé, avec raison, l'Hippocrate anglais proteste contre la manie trop répandue d'étiqueter scorbut tout mal qui traîne en longueur. Si la maladie est très aiguë, les médecins ignorants, pour s'excuser disent qu'il y a « malignité »; si elle s'éternise, le mot malignité n'étant plus de mise, ils disent qu'il y a . . . Scorbut ». He! j'en connais, aujourd'hui, qui recourent à des échappatoires tout pareils.

---

49. THOMAS SYDENHAM (1624-1689).

« *Opera medica in tomos duos divisa* ».

Genève, 1736.

Pour vous montrer le portrait du maître.

---

50. THOMAS SYDENHAM (1624-1689).

« *The whole works of that excellent practical physician, Dr. Thomas Sydenham* ».

Londres, 1729.

Extrayons de cette édition un passage assez curieux où l'auteur décrit un état qu'il estime à mi-chemin entre le scorbut et le rhumatisme: « There is another species of a rheumatism near a-kin to the

Scurvy; for it resembles the chiefest (sic) Symptoms of the Disease, and is cured in a manner the same way, and therefore I shall call it a Scorbutic Rheumatism ».

51. LAZARE RIVIÈRE (1589-1655).

« *Opera medica universa; quibus continentur . . . Praxeos Medica, Libri septem decim* ».

Lyon, 1679.

Il dit que le scorbut est familier aux régions du Nord, et presque partout épidémique en ces pays, mais que, dans le Midi, il est pratiquement inconnu; de sorte que les traités de pratique médicale n'en parlent pas. Lui-même se proposait de le passer sous silence, mais il a vu des cas, encore que frustes: « *noluimus eum absolute scorbuti nomine donare; sed satius esse duximus, affectionem scorbuticam appellare, quae scilicet ad scorbuti naturam proxime accedat, verus tamen scorbutus non sit* ».

Il sait qu'Eugalen et Sennert ont proposé plusieurs autres signes du scorbut, mais croit bon n'en point parler « *ne confusio quaedam in hac diagnosi inducatur* ». On pourrait lui reprocher d'avoir quand même retenu quatorze signes dont plus de la moitié n'ont pas une valeur diagnostique suffisante: *difficilis respiratio, signum ex urinis, ex pulsu, ex alvi fluxu, horror* (frisson), *a febris, atrophia* (amaigrissement extrême).

Le scorbut? Lazare Rivière n'en pouvait parler en connaisseur. Et la plupart des Français étaient dans son cas, le climat de la France et les conditions de vie des habitants leur assurant presque l'immunité.

Mais les Français ne devaient pas tarder à lier connaissance avec ce redoutable ennemi. Voyez:

52. M. DU BÉ.

« *Le médecin des pauvres* ».

Paris, 1671.

Le chapitre IV s'intitule: « *Réflexions sur le Scorbut, maladie nouvelle en France* ». — L'auteur se préoccupe de « la cause qui

a fait ce funeste transport de l'Allemagne en France, de la mer Baltique, qui est sa nourrice, en une terre étrangère ». Il conclut que « cette sale et hideuse maladie est la fille de notre péché ». — Dieu est irrité: « par les nouveaux désordres que nous faisons dans le Royaume du Souverain Monarque, nous l'obligeons à nous punir par de nouvelles peines ». Le bon docteur est cependant forcé d'admettre que les pauvres, seuls, souffrent de la nouvelle maladie. Il leur prodigue des conseils assez justes; ses ordonnances sont bonnes et d'exécution facile.

En 1670, enfin! les médecins de France savent reconnaître et soigner un cas de scorbut. Il faut dire que le mal s'était présenté sous son aspect le plus terrible, en 1669.

L'épidémie fit le sujet d'une communication du célèbre Poupert à l'Académie des Sciences: « *Etranges effets du scorbut arrivé à Paris* ». — Les malades envahirent l'Hôtel-Dieu; le trop-plein fut déversé sur l'Hôpital St-Louis. Poupert n'eut que trop d'occasions de pratiquer des autopsies. Ses observations les plus intéressantes se rapportent aux décollements épiphysaires et chondro-costaux si fréquents chez les scorbutiques. « Nous entendions chez quelques malades un cliquetis des os lorsqu'ils se remuoient », écrit Poupert. « A l'ouverture de leurs cadavres nous trouvions les épiphyses entièrement séparées des os: c'étoit leurs frottemens qui occasionnoient ce cliquetis ». — « Tous les jeunes gens au-dessous de dix-huit ans avaient en partie leurs épiphyses séparées du corps de l'os ». (Cité par Lind).

. . . . .

J'arrête ici mon exposition de livres du dix-septième. Tout le long de ce siècle on crut à la contagiosité, voire même à la transmission congénitale du mal; on s'obstina à distinguer le scorbut chaud du froid, le scorbut de terre du marin, le sulphuréo-salin du salino-sulphureux (sic! Willis, 1667). En multipliant les symptômes, en perdant de vue ceux que Cartier et Champlain décrivent si bien, ceux qu'Echt, Ronss et Wier avaient si bien catalogués, on en arriva à trouver du scorbut partout. L'état d'esprit des médecins du temps est parfaitement réflété dans une page de Jean Bernard Gladbach, dont le « *Praxeos* » parut en 1694.

« Le scorbut produit: la douleur à la tête, le vertige, l'apoplexie, la paralysie, la convulsion, le spasme, la puanteur d'haleine, la salivation, l'hémorragie des gencives, l'ébranlement et la carie des dents, la palpitation du coeur, la perte de l'appétit, la faim canine, la cardialgie, la douleur intestinale, la constipation, la diarrhée, la dissenterie, les douleurs des membres, fixes et vagues, les taches de diverses couleur et grandeur, les pustules, la phtysie, les sueurs nocturnes, les lassitudes spontanées et bien d'autres (sic) incommoditez ».

Et que penser de ceci, que j'ai cueilli dans la Préface: « J'ai donné moy-même dans cette opinion quand j'ay cru avec le célèbre Bontekoe que toutes les maladies n'étaient que des branches du Scorbut » (sic); mais... revenu à de meilleurs sentiments, notre bonhomme se borne à déclarer, en plus de ce qui précède, qu'il y a quatre maladies cardinales: 1° la fièvre; 2° le scorbut; 3° la cachexie; 4° le catarrhe.

Ah! oui. Malebranche avait bien raison d'écrire, vers 1676: « Le scorbut est nouveau, toutes les maladies nouvelles seront le scorbut » (in « Recherche de la Vérité »).

---

### LE SCORBUT AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Au beau milieu du 18ème surgit le réformateur suscité par Esculape pour mettre fin au règne malfaisant d'Eugalenus. C'est à dessein que nous reléguons Lind à la fin de présent opuscule, pour mieux le mettre en relief. Les autres auteurs, qui ne sont pas tous des maîtres — loin de là! — sont considérés dans l'ordre de la publication des éditions originales de leurs ouvrages.

#### 53. HERMANN BOERHAAVE (1668-1738).

*Son portrait, gravé à l'eau forte.*

18ème siècle.

Je devrais exposer ici « *Aphorismi des cognoscendis et curandis morbis* — 1708 », et discuter les vues de l'Hippocrate allemand, en

matière de scorbut. Mais je préfère montrer plus loin, l'édition commentée par Van Swieten. Voici pour baliser la route une magnifique gravure d'Houbraken, d'après le tableau de Wandelaar.

**54. STEPHEN BLANKAARD.**

« *The Physical Dictionary* » — 7th édition.

Londres, 1726.

La première édition du « *Lexicon* » parut en 1679. Voici, 47 ans plus tard, une traduction anglaise qui se prétend au courant des derniers progrès de la Médecine. Hélas! oui, elle l'est, puisqu'elle nous apprend qu'il y a deux sortes de scorbut: « It is of two kinds, either Salino-sulphureous, when the Sulphur is predominant to the Salt, or Sulphureo-saline when the salt is predominant to the Sulphur ». Passons, sans mot dire et sans maudire.

1724. Ici pourrait se placer Helvetius, déjà entendu à propos du « vérolate de scorbut ». Il prescrit la saignée, les lavements, les vomitifs, les purgatifs. Le beau traitement pour un pauvre diable en état de carence ! . . .

1734. Autrement moderne est la conception de Bachstrom, dont l'opuscule « *De Scorbuto* » est relié avec Eugeleus. (Voir plus haut le No 41). Pour lui le scorbut est une maladie déficitaire: « *Causam veram et primariam Scorbuti nullum aliam esse: Quam abstinentiam diuturniorem a quocumque genere recentium vegetabilium . . .* » Bachstrom dit qu'il faut préférer les plantes communes aux préparations pharmaceutiques les plus prétentieuses. Il est contre le vitriol. L'herbe des champs peut être employée.

**55. FRIEDRICH HOFFMANN (1660-1742).**

« *Opera omnia physico-medica* ».

Genève 1740-1743.

Il fut bon épidémiologiste et nous a laissé d'excellentes pages sur la rubéole, le typhus, etc. Mais ses dissertations sur le scorbut sont loin d'éclairer la question. L'auteur avait bâti toute une théorie de la maladie où le spasme et le relâchement jouaient un grand rôle; quelque chose comme notre sympathico-vagotonie.

D'autre part il était reconnu comme autorité sur les eaux minérales . . . Ses idées-là déteignent sur le chapitre du scorbut.

Hoffmann a beaucoup écrit. J'ai de lui six gros in-folios. Celui-ci est ouvert pour vous montrer une longue « *Dissertatio medica de praestantia malorum citriorum in Medicina* ». Hoffmann sait que les citrons sont antiscorbutiques, mais il leur reconnaît bien d'autres vertus. — J'ai placé à côté du livre un magnifique portrait, gravé en 1739 par Petit, d'après la toile d'Anton Pesne.

**56. PIERRE POMET (1658-1699).**

« *Histoire générale des drogues simples et composées* ».

Paris, 1735.

Voici, pour illustrer la monographie d'Hoffmann une planche contemporaine montrant diverses espèces de citrons et d'oranges.

1740. Cette année-là, le capitaine Geo. Anson, qui devint lord Anson à son retour, commença un voyage d'exploration qui dura jusqu'en 1744. Le scorbut fit de grands ravages parmi ses hommes. « Le Centurion » en perdit 292; le « Gloucester », presque autant.

1772. Autrement heureux fut le fameux Cook. Au cours d'un voyage de circumnavigation qui dura plus de trois ans, la maladie ne lui enleva qu'un homme; encore ne mourut-il pas du scorbut. Cook attribua l'immunité de ses équipages à l'usage constant de bière fraîchement brassée, de choucroute, de « rob » de citrons et d'oranges.

**57. PHILIPPE HECQUET (1661-1727).**

« *La Médecine, la Chirurgie et la Pharmacie des Pauvres* ».

Paris, 1740.

L'auteur fut doyen de la Faculté de Médecine de Paris. Il a beaucoup écrit. Dans le présent livre il dit que les affections « scorbutiques » observées en France ne sont pas du vrai scorbut. Sa thérapeutique est bonne. Bien a tort il pense qu'il y a des anti-scorbutiques trop puissants. (Il y a de graves inconvénients à faire

absorber aux enfants trop de vitamine "D", mais je ne sache pas que l'on puisse abuser de "C"). — Hecquet sait que le principe antiscorbutique est fragile: « Une autre attention dans l'usage des antiscorbutiques, c'est de ne pas les employer en décoction, le volatil spécifique de ces plantes s'évaporant par l'action du feu . . . » (En réalité la vitamine "C" est un . . . volatil spécifique qui résiste bien à la chaleur; mais il est facilement détruit par l'oxydation qui accompagne toute coction prolongée en vase ouvert). — Hecquet distingue deux scorbut et prétend qu'ils ne doivent pas être traités de la même façon.

58. RICHARD MEAD (1673-1754).

« *Opera omnia* ».

Paris, 1757.

Dans le chapitre du scorbut il fait allusion au voyage tragique de l'amiral Anson, et il en profite pour faire l'éloge d'une machine ventilatrice très récemment inventée par un nommé Sutton. C'est que Mead attache une importance primordiale à l'air vicié, dans la pathogénie du scorbut. Assurément le dispositif de Sutton, en aérant les navires, ne pouvait que contribuer à maintenir les équipages en bonne santé, mais il fallait ne rien exagérer.

59. JOHN HUXHAM (1694-1768).

« *An essay on fevers, to which is now added, a dissertation on the malignant, ulcerous sore throat* ».

Londres, 1769.

Huxham décrit en 1757 la paralysie d'origine diphtéritique; cela et d'autres contributions en ont fait un médecin de premier plan. Voici, dans l'appendice de son traité des fièvres, une communication datée de 1747 et intitulée: « *A method for preserving the health of seamen in long cruises and voyages* ». L'expérience a montré, dit Huxham, que les officiers de marine, qui apportent à bord des provisions de vin, de cidre, de citron, et d'aliments frais, sont infiniment moins sujets au scorbut que les humbles matelots à qui on ne distribue point pareilles rations. Ceci admis, pourquoi ne protégerait-on pas l'équipage entier en lui servant des antiscorbu-

tiques ? Huxham prône surtout les vertus du cidre. — Faisant allusion au fait que les légions romaines ne manquaient jamais de vin et de vinaigre, il demande: pourquoi on n'aurait pas autant d'égards pour un matelot britannique, qui n'est pas moins brave que les anciens soldats romains, et qui sert aussi utilement sa Patrie.

**60. GERHARD VAN SWIETEN (1700-1772).**

« *Commentaria in Hermanni Boerhaave aphorismos, de cognoscendis et curandis morbis* » (*Editio tertia Parisiensis* — 5 vols.)

Paris, 1769-73.

J'en possède une traduction française, par Moublet (1766). Il s'en trouve une autre à la fin de l'ouvrage de Lind. — Boerhaave et Van Swieten ne sont pas les premiers venus, mais à eux deux ils n'arrivent pas à nous donner quoique ce soit de nouveau et d'utile sur le scorbut. Van Swieten, contrairement à Sennert, dit que la maladie n'est pas contagieuse. A tout moment les deux auteurs font l'éloge du trop fameux Eucalyptus. Ne voulant pas être en reste avec Willis, ils supposent l'existence, d'un scorbut salin-muriatique, d'un acido-austère, d'un alcalin-putride et d'un rancido-huileux ! —

ICI devrait figurer l'ouvrage de Lind, qui marque un tournant. Mais j'ai préféré le reporter à la fin de mon essai. On voudra bien se rappeler que les écrits de Bona, Rouppe, Zeviani, Guichou et Milman, que l'on va voir, parurent après Lind. Aussi le citent-ils très souvent:

**61. GIOV. DELLA BONA (1712-17...).**

« *Tratatus de scorbuto* ».

Vérone, 1761.

Une assez bonne compilation, encore qu'elle retienne trop de notions qu'il eut mieux valu mettre au rancart . . . L'auteur tient mordicus aux quatre scorbutus de Boerhaave-Swieten. Sa thérapeutique varie pour chacun d'eux.

62. LUDWIG ROUPPE.

« *De morbis navigantium, liber unus* ».

Leyde, 1764.

Excellent ouvrage, pour l'époque. L'auteur était médecin de la marine hollandaise. Plus de 120 pages sur le scorbut; le reste traite de diverses fièvres, des rhumatismes, des maladies contractées dans les ports — Rouppe fait grand cas du travail de Lind — Il croit que l'usage immodéré du tabac prédispose au scorbut. — Il fait allusion aux malheurs d'Ellis, à la baie d'Hudson. — La peau « ansérine » est pour lui un symptôme initial très précieux: « *In scorbuti initio apparent in cute tubercula parva . . . In apicibus horum tuberculorum observatur flavum et quadantenus rubens punctum, instar vesicae . . .* » — Il appelle la bière d'épinette « *cerevisia abietina* ». (L'épinette n'étant plus un abies mais un picéa, faudrait-il écrire aujourd'hui « *cerevisia piceana* » ?)

L'auteur fait allusion au procédé de Lind pour préparer des concentrés d'oranges, de citrons et de limons, et il ajoute que l'on peut de la même façon préparer des sucs de pommes, de prunes, de raisins et de framboises: « *Ex pomis, prunis, uvis, ribesibus, etc., talis saponaceus atque subacidulus succus eodem parati potest modo . . .* » (Honnesta ! Honnesta !)

Les rapports d'autopsie sont intéressants. Il est fait allusion aux hémorragies sous-périostées décrites par Jean-Louis Petit:

63. JEAN-LOUIS PETIT (1674-1750).

« *Traité des maladies des os* ».

Paris, 1775.

Voici le chapitre en question. A côté du livre j'ai placé un beau portrait du célèbre chirurgien.

64. SIG. ZEVIANI.

« *Sopra io Scorbute dissertazione* ».

Vérone, 1770.

L'auteur a choisi comme épigraphe le mot si profond d'Hippocrate: « *In alimento medicamentum optimum* » — Avec bien d'au-

tres uromanciens il croit qu'il y a une urine proprement scorbutique. — Malproprement, devrais-je écrire, puisque: « *l'urina de sani in un vase raccolta, incorrotta e lucida si mantiene per più ore. Nello Scorbuto, poco dopo ch'è uscita, s'intorbida e puzze, e depone al fondo tartaro e sabbia* ». (Il y a souvent hématurie dans le scorbut — Still, cité par Hess, en a rencontré chez plus de la moitié de ses cas. Mais la pyurie doit être considérée comme le signe d'une infection superposée. La phosphaturie doit être fréquente et c'est peut-être là le « tartre » dont parle Signor Zeviani ?)

Le lait serait le meilleur des antiscorbutiques s'il fallait en croire cet auteur. Il se trompe. Le lait est toujours pauvre en vitamine « C »; pour ne pas tomber en carence il faut en boire beaucoup.

---

65. JEAN LOUIS GUICHÔU.

« *Aphorismi de cognoscendis et curandis quibusdam morbis navigantium: scorbuto et febribus putridis* ».

Montpellier, 1788.

C'est une thèse: « pro baccalaureatus consequendo » — Une cinquantaine de petits paragraphes sur le scorbut, tirés de Rouppe, Lind et autres. — Ce document nous intéresse parce que l'auteur a dédié son essai à Louis-Philippe de Rigaud, marquis de Vaudreuil. L'éloge du « mécène illustre » prend presque autant de place que l'exposé de la question traitée. Le jeune Guichou, non content de louer les faits d'armes de son patron, fait allusion à ceux du père. (Ce dernier, qui naquit à Québec en 1691, devint gouverneur de Saint-Domingue. Il était le fils du marquis de Vaudreuil (1643-1725) qui gouverna le Canada de 1703 à 1725.

66. SIR FRANCIS MILMAN.

« *Ricerche sopra l'origine e la sede dello scorbuto e delle feбри putride, opera di M. Milman* ».

Venise, 1799.

C'est une traduction italienne, à travers le français, de l'essai intitulé « An inquiry into the source from whence the symptoms

of scurvy and of putrid fevers arise » (1782). J'ignore jusqu'à quel point les docteurs Vigarous de Montagut et Pietro Ricobelli ont donné raison au dicton italien qui veut que tout traducteur soit un traître: « *traduttore, traditore* ». Comme épigraphe, un mot de Tacite: « *Ad utilitatem vitae omnia consilia factaque nostra dirigenda sunt* » — Milman a été poussé à écrire après avoir médité sur le « cas » du Capitaine Cook. — Le passage suivant mérite d'être cité en entier: « Il numero de' marinai attaccati da questa malattia durante una breve crociera nel mezzo d'uno stretto canale monta sovente in una flotta considerevole à più centinaia, mentre che un celebre navigatore ritorna da un viaggio di tre e più anni, fatto tra climi i più variati dopo il 52 grado de latitudine nord, fino al 71 grado di latitudine sud senza perdere un sol uomo. Egli ha provato col fatto che lo scorbut non e un' affezione necessaria, e inevitabilmente associata alla condizione delle persone di mare, ma che deriva dalla negligenza e dal cattivo reggime ».

Un peu plus loin l'auteur parle des causes prédisposantes du scorbut. La fatigue en est une; et les soldats en campagne sont souvent fatigués. Milman explique de cette façon l'épidémie qui sévit chez les Anglais lors du siège de Québec: « Allorchè nel 1759 infieriva questa malattia nel *Canadà*, si credette con ragione che l'asprezza de' doveri militari avesse più d'ogn'altra causa contribuito alla di lei produzione ».

Ailleurs encore: « L'autorità del nome del C. Cook, e l'esempio ch'egli ha dato, condurranno senza dubbio allo scopo di riformare queste sorta di pregiudizi. Il suo discorso è assai deciso su questo punto ». Le préjugé auquel l'auteur fait allusion, c'est celui des gens qui attendent des médicaments, des « spécifiques » une sécurité qu'on ne trouve que dans une vie saine et bien ordonnée, physiologiquement parlant.

Oui, « le fait Cook » dut réduire des sceptiques au silence et sortir les fatalistes de leur morne résignation. Mais, où donc l'illustre navigateur avait-il puisé la certitude que, moyennant quelques précautions, il pourrait éviter les malheurs qui avaient accablé son prédécesseur, Anson ?

Où ? dans les ouvrages de Lind; n'en doutez pas. Et dans sa propre expérience.

Cook, le saviez-vous? avait pris part à la prise de Québec, en 1759. Il était maître à bord du « Pembroke », l'un des bateaux de la flotte assiégeante. Ce fut lui qui organisa les sondages dans la dangereuse « traverse » (près de l'Île aux Coudres) où les navires anglais risquaient de se perdre avant d'avoir atteint le but. Il eut connaissance de l'épidémie de scorbut qui sévit parmi les vainqueurs, durant l'hiver de 1759-60. — Il apprit que *l'annedda* avait fait des cures merveilleuses et qu'on l'avait citée à l'ordre du jour de l'armée anglaise.

La leçon apprise *chez-nous* non loin du lieu où Cartier, avait payé un si lourd tribut à la « grosse maladie », le capitaine Cook ne l'oublia pas. Au moment d'appareiller pour le grand voyage de 1772, il eut soin de mettre à bord une ample provision d'anti-scorbutiques.

« Enfin Malherbe vint » ...

James Lind naquit à Edimbourg en 1716. A 15 ans il était apprenti-médecin. A 23 ans il était chirurgien de la marine royale. Il navigua pendant 9 ans, et ses voyages au long cours le conduisirent sur les côtes de Guinée, aux Indes Occidentales, un peu partout. Il eut maintes fois l'occasion de voir et de soigner des cas de scorbut. En 1748 il quitta le service du Roi, décrocha le diplôme de l'Université d'Edimbourg, et s'établit dans sa ville natale... Après 10 ans de pratique civile il fut appelé à diriger le grand hôpital naval de Haslar. Là il eut l'occasion de soigner des centaines de scorbutiques tous les jours, et de mettre en pratique ce qu'il avait prêché dans son excellent ouvrage sur le scorbut, publié en 1753. Lind dirigea l'Hôpital d'Haslar pendant 25 ans. Il mourut presque octogénaire, un peu désabusé, se demandant s'il n'avait pas prêché dans le désert.

Il se trompait. L'année qui suivit sa mort, l'Amirauté anglaise rendit obligatoire sur tous les navires, l'emploi du jus d'oranges, de citrons et de limettes. (Lind avait imaginé une excellente formule pour la préparation de concentrés très stables). Les ronds-de-

cuir avaient été forcés de se rendre à l'évidence. Les précieuses vertus du jus de citron furent démontrées de la manière la plus probante par l'amiral Watson en 1757. — Plus tard, en 1782, sans autre remède, Sir Gilbert Blane put faire disparaître entièrement le scorbut des 28 navires d'une flotte à lui confiée. Ce fut Blane qui contraignit l'Amirauté à prendre la décision que l'on sait.

Mais l'oeuvre de Lind ne se résume pas à une mise au point de la question du scorbut. Il publia en 1757 un petit traité d'hygiène navale, et en 1768 un essai sur les maladies des pays chauds. Je n'ai pas ce dernier livre; voici les traductions françaises des deux autres.

**67. JAMES LIND (1716-1794).**

« *Traité du Scorbut, divisé en trois parties* ».

Paris, 1756.

L'auteur, dans sa préface, rappelle que la marine anglaise a perdu plus de monde par le scorbut que par les armes réunies de la France et de l'Espagne. C'est à la suite des malheurs d'Anson que l'on s'émut en Angleterre; on ne tarda pas à « reconnaître que les meilleures descriptions de la maladie étaient dans les relations de voyages ». Lind fait grand cas du récit de Cartier, qu'il reproduit presque intégralement.

Il fait une revue critique des différentes descriptions du scorbut. A mon sens il rejette d'un coeur trop léger les textes d'Hippocrate et de Pline. Il traite à fond la question des diverses espèces de scorbut: froid et chaud, de terre et de mer, etc. Et il en arrive à proclamer hautement que ces distinctions sont fallacieuses, et que le scorbut est Un . . . Il nie que ce mal soit héréditaire et contagieux. Il étudie les causes, le diagnostic, les traitements préventifs et curatifs. Il fournit une riche bibliographie et un recueil de protocoles d'autopsie.

Tout cela est excellent et l'auteur aurait dû s'en tenir là; malheureusement il lui faut, comme tout le monde avant lui, y aller d'un chapitre sur la « théorie de la maladie » et d'un autre intitulé « la nature des symptômes expliquée par la théorie et les dissections ». Ces parties de son travail ne valent presque rien.

La grande erreur de Lind est de n'avoir pas reconnu ce que Bachstrom avait affirmé catégoriquement vingt ans avant lui, savoir: que le scorbut est une maladie par déficience plutôt qu'une intoxication. Fort heureusement, Lind se rallie quand même à l'emploi des végétaux frais qui, dit-il, « corrigent » la qualité des aliments secs et difficiles à digérer. Lind attache un peu trop d'importance à l'humidité comme facteur prédisposant à la maladie. C'est un homme dont il faut suivre les conseils et rejeter les théories.

68. JAMES LIND (1716-1794).

*« Essai sur les moyens les plus propres à conserver la santé des gens de mer ».*

Londres et Paris, 1758.

L'édition anglaise parut l'année précédente. Ce petit manuel d'hygiène navale rappelle des vérités qui pour nous sont truismes, lapalissades même. Mais il dut faire un peu scandale à l'époque, puisque l'auteur écrit dans sa préface: « Je puis dire, et l'expérience l'a suffisamment prouvé, que les grandes maladies qui se sont fait sentir dernièrement sur les vaisseaux du Roi ont été les suites de l'opiniâtreté que l'on a eue de suivre avec exactitude les anciens règlements et les coutumes établies par nos ancêtres »,

.....

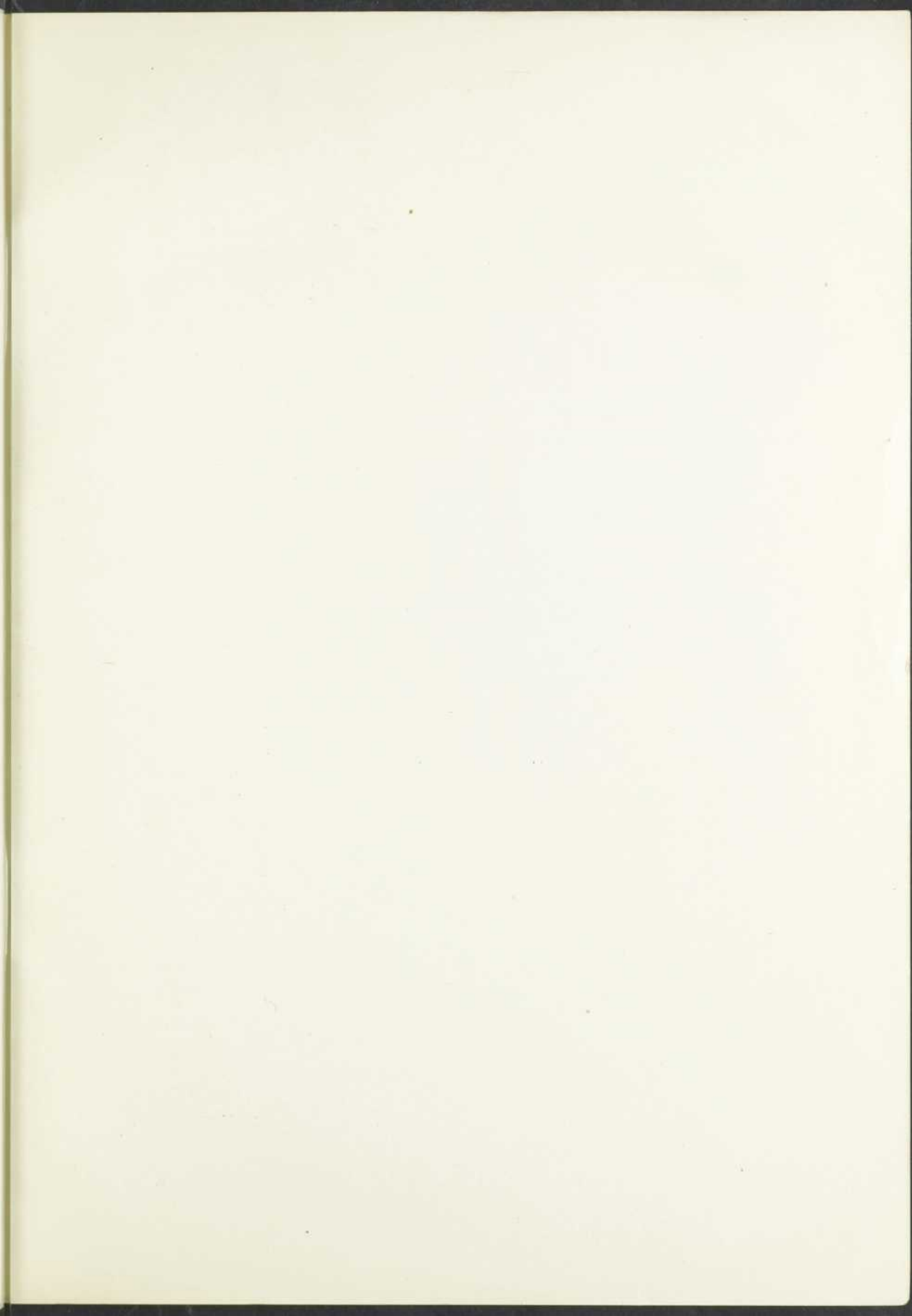
« A quoy fict responce ledict cappitaine, que pour tout ce, ne laisseroit y aller... pource qu'il avoit commandement du Roy, son maistre, d'aller au plus avant qu'il luy seroit possible. » (Le second Voyage de Cartier).

.....

Ami lecteur,

J'aime aller « le plus avant possible » à travers les tâches de ma vie. Mais il nous faut ici faire escale; le Roy, mon maître, l'exige. Je repartirai bientôt à la découverte et t'invite à m'accompagner cette fois encore.

Léo-E. PARISEAU.



BNQ



000 229 643

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE  
334, NOTRE-DAME EST  
MONTRÉAL